

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

A BUCAREST. — LES FÊTES DU JOUR DE L'AN ORTHODOXE



LE ROI (X) QUITTE LE PALAIS



LE ROI (1) ET LA REINE MARIE (2)
À LA SORTIE DE LA CATHÉDRALE



LE DÉFILÉ DES TROUPES DEVANT LE ROI (X)



M. BRATIANU (X) PRÉSIDENT DU CONSEIL

Un Te Deum a eu lieu à la cathédrale, où assistèrent les souverains, les princes royaux et le gouvernement. Le roi a ensuite passé en revue des troupes et s'est rendu au palais du primat de l'Eglise roumaine, où, prononçant un discours, il a dit : « J'espère que l'année qui commence réalisera les vœux sincères que vous faites, dans ces temps cruels, pour tous, et je désire que les Roumains soient sûrs que, quant à moi, je leur serai un commandant qui aime sa patrie et son peuple. »

Deux races

Chaque nouvelle infamie de nos adversaires soulève les commentaires d'une foule de braves gens qui s'exclament sur l'organisation allemande, la force militaire allemande, les méthodes commerciales et industrielles allemandes, et concluent, avec une dangereuse candeur, à notre infériorité sur tous ces points, semblant, par leurs propos, justifier les prétentions des apôtres bottés et casqués de la culture germanique.

Il ne faudrait pourtant pas s'y tromper; toutes ces manifestations, qui ont contribué à répandre la légende de la supériorité de l'Allemagne, ont leur origine dans une amoralité qui constitue plutôt une tare qu'une vertu et procède essentiellement d'un atavisme dont ceux-là qui en ont reçu l'empreinte n'ont pas plus lieu de se glorifier, dans une société policée, et à une époque de progrès, que n'auraient à tirer orgueil de l'instinct qui les guide certains bandits, en lutte ouverte contre toute autorité, qui pillent et tuent sans vergogne, jusqu'au jour où l'échafaud vient mettre un terme à leur carrière.

L'influence des hérédités psychologiques d'une race sur les destinées des nations constituées par cette race est incontestable et prépondérante.

C'est ainsi que les Allemands, descendants des mercenaires d'antan vendus au plus offrant et dernier enchérisseur, redoutés par ceux-là mêmes qui achetaient, à prix d'or, leurs services, pour leur férocité, leur cruauté, leurs instincts pillards, leur goinfrerie, et aussi dressés à la servitude, habitués à une discipline de fer imposée par des chefs tout puissants, se sont révélés en tous points semblables à leurs ancêtres, au cours des étapes d'une vie nationale qui ne date que d'hier.

Féroces et cruels, ils ont montré ce qu'ils étaient, dès que l'état de guerre eut déchaîné la brute qui reposait en eux; voleurs sans scrupules, ils se sont, de tout temps, ingéniés à s'emparer du bien d'autrui, matériel ou intellectuel, pour accroître sans cesse leur butin; jouisseurs et matérialistes, ils ont caché d'insatiables appétits sous de vagues apparences d'idéalisme bonasse, trompeuses seulement pour des gens superficiels ou non avertis; leur prédisposition native à la soumission a permis à quelques individualités de les plier sous le joug, et de prétendre ensuite à la découverte du facteur de l'organisation.

A tout cela, il convient d'ajouter, pour être juste, une ardeur au travail née de la nécessité de tirer d'un pays sans richesse les éléments indispensables à la vie, et une énergie décuplée par le besoin impérieux de se mettre au niveau de voisins mieux partagés.

Ils ont constitué, à proprement parler, une collectivité passive, monstrueuse machine dressée sur le monde, dans la paix comme dans la guerre, pour écraser, pour broyer, pour dépouiller, pour s'empiffrer, pour servir.

Nous, Français, issus de la combinaison des races celtique et gréco-latine, comptant, dans notre ascendance les peuples qui, les premiers, donnèrent au monde la conscience de l'évolution et l'aspiration vers le mieux, initiateurs de tout progrès, aristocrates de l'humanité, grâce à l'affinement produit par la somme de tant de cultures différentes, mais coordonnées, jouissons, au contraire, pleinement, de l'autonomie individuelle.

Héritiers du patrimoine le plus riche en gloire comme en intelligence; possesseurs de l'une des contrées les plus fortunées du globe; bénéficiaires des avantages matériels et moraux accumulés par l'expérience et le travail de tant de générations, nous avons perdu l'habitude de la lutte et trop négligé les réalités pratiques, pour nous dépenser en d'utopiques querelles; confiants en les précieuses ressources de la race, qui toujours se sont manifestées à l'heure voulue, nous avons oublié les règles de la prévoyance et tout attendu de l'improvisation.

Mais ce sont là, justement, les défauts de nos qualités, et la dure réalité, en nous mettant en demeure d'user de tout ce que pouvait donner notre génie national, a provoqué le réveil de toutes les énergies; nous, endormis par l'indolence, avons su, en un seul jour, nous dresser, prêts au combat; nous, habitués à palabrer sous les plus futiles prétextes, avons su accepter la discipline du silence; nous, divisés par tant de sophismes, avons su dresser, tel un rempart moral infranchissable, l'union sacrée pour la défense de la patrie.

Au son du clairon d'alarme, nous avons su montrer à nos ennemis que bon sang ne saurait mentir, et que la race française est toujours là quand il s'agit de défendre le droit et la justice.

Em.-A. Fourmond.

Ce que l'on dit

En attendant...

Un assez grand nombre de prisonniers civils nous sont revenus il y a quelques jours d'Allemagne. Certains affirment qu'une partie des provisions que nous adressons à nos compatriotes captifs pour améliorer leur ordinaire, de plus en plus insuffisant, est détournée de sa destination et sert à nourrir... des Allemands.

Il importerait de retrouver ces personnes et de recueillir leur déposition sous la foi du serment; puis, si le fait est avéré, de prendre des mesures pour faire cesser cette escroquerie criminelle.

C'est une question de vie ou de mort pour ceux de nos soldats qui attendent la fin de la guerre dans les camps d'Allemagne. Tous ceux qui ont passé par cette épreuve sont unanimes: il leur faut du pain, surtout du pain; sinon, nous ne les reverrons plus, car l'Allemagne, qui les nourrissait peu, les nourrit de moins en moins. Elle se venge sur eux du blocus qui l'affame.

Mais si ce sont des Allemands qui profitent de nos efforts pour empêcher nos soldats prisonniers de mourir de faim, nous aurons fait exactement le contraire de ce que nous désirions. Il importe donc, en premier lieu, de soumettre les dépositions reçues à l'œuvre internationale des neutres qui s'occupe des prisonniers de guerre, et, si cela ne suffit pas, d'user de représailles.

Les prisonniers allemands sont assez bien nourris chez nous pour qu'on puisse retrancher quelque chose de leur ordinaire. Voici le minimum des rations que doit fournir dans l'une de nos régions de l'Ouest un entrepreneur à ceux qu'il occupe: 250 grammes de viande, 700 grammes de pain noir, 200 grammes de pain blanc, un kilo de légumes divers, café le matin.

Mais, de l'avis des gens d'expérience, le gouvernement allemand est un gouvernement aristocratique qui se moque pas mal des simples soldats allemands prisonniers chez nous. Toute sa sollicitude va aux officiers. C'est donc surtout par l'intermédiaire de ceux-ci qu'il faudrait opérer une pression absolument légitime. Tant pis pour les Herr von Quelque chose.

Pierre Mille.

Un de nos plus spirituels confrères du matin, ubla, après l'alerte des zeppelins, la liste des maisons et des rues touchées, en dépit de toute censure. Inutile d'ajouter que c'était par jeu de sa part et que les précisions données étaient fantaisistes.

Nous aimerions trouver le même tour d'esprit pour dire la randonnée à travers la France, au moment de l'invasion, des chefs-d'œuvre de nos musées parisiens. Mais l'invention est épineuse. Supposez que nous écrivions l'exact domicile de la Joconde, la cachette réelle des Rembrandt ou de la Vénus de Milo... Les secrets sont si peu respectés et le hasard est si grand!

Tout de même, le plus aimable des ministres est-il sûr d'avoir gardé, en tous temps, l'absolue discrétion sur l'exode de nos peintures et des diamants de la couronne? Est-il sûr que des oreilles n'aient point entendu, et que, depuis, des yeux n'aient point vu?

Il fut un temps, avant la guerre, où la mode, à court d'arguments nouveaux, s'avisait tout à coup de relever le style des appellations canines.

On reléguait incontinent les « Totor, Azor, Médor », dont se contentaient nos pères. Puis, aux chiens de bonne compagnie et de pure lignée, fut dévolue la noblesse en quartiers. On laissait la rotule aux vadrouilleurs des fortifs.

Le loulou de Poméranie eut nom Prince Ruprecht; le berger allemand s'appela Eitel von Strelitz; quant au chien de police allemand, il se contenta du titre ducal: Albert von Wurtemberg...

Vint la guerre, et l'on se trouva fort embarrassé du bagage. Abriter un chien boche sous son toit, lui donner la pâture! Heureusement on trouva le remède. Par la grâce de la persuasion, on s'affirma que le bon vieux toutou était issu de suisses ou de scandinaves. On neutralisa; on neutralisa à outrance... surtout les noms!

Et avec des colliers neufs et de braves noms bien français, bien médiocres, les loulous « de Norvège »

et les bergers « suisses » continuent leurs ébats autour de nous, comme s'il ne s'était rien passé!

Un marchand de vins de Paris (ne disons pas lequel, nous enverrions peut-être trop de monde chez lui), prépare pour le 12 février prochain un petit anniversaire entre amis et clients: celui de la mort de l'absinthe. Il y aura, en effet, ce jour-là, 365 jours pleins que le Parlement français, en un élan de vertu que tous les citoyens soucieux de l'avenir de la race ont approuvé, supprima la vente et la fabrication du poison vert.

C'est en vert que sera, ce jour-là, porté le deuil de l'absinthe défunte. Le dîner sera servi dans l'arrière-boutique, dans des assiettes à décor vert; on ne boira que dans des verres verts, les légumes verts seront seuls admis, et, au dessert, on dira des... vers.

Quelques mauvaises langues assurent que peu avant les hors-d'œuvre, on débouchera clandestinement une bouteille sauvée du naufrage, mais c'est de la médisance. L'absinthe est bien morte. Si l'on en buvait ce soir-là, ce ne serait pas la peine de célébrer son bout de l'an.

Des poilus qui doivent ne pas se plaindre de leur ordinaire ce sont les camarades d'escouade de M. Douay.

M. Douay? Il était, avant la guerre, premier chef de la reine douairière Alexandra d'Angleterre. Au premier avis de mobilisation générale, il quitta Marlborough-House pour rejoindre son régiment.

Si ce n'est pas le roi des cuistots, c'est, du moins, le cuistot des rois. Les soldats de sa compagnie ne voudront plus dîner que chez Paillard et feront fi, au retour, du pot-au-feu conjugal.

Mais... j'y pense, sans doute a-t-on fait de M. Douay un agent de liaison, à moins qu'on ne lui ait confié le contrôle de la réception des sacs de couchage...

Ne riez pas: le commis de mon boucher est aujourd'hui infirmier à Baccarat et je connais un jeune étudiant en médecine qui est boucher au C. O. A., près d'Arras!

A l'angle de la rue de Fleurus et de la rue du Luxembourg, à demi caché par des grilles autour desquelles serpente un vieux lierre, se trouve un rez-de-chaussée d'où s'échappent des rires enfantins et des cris de bébés protestant contre le retrait d'un biberon trop tôt ravi à leur soif.

On a fait là une pouponnière modèle, pour les enfants des réfugiés, dans les locaux occupés, avant la guerre, par le Café de Fleurus.

Ce café était un établissement bien connu des habitants du quartier. Il était à demi historique. C'est là que, jadis, fréquenterent Millet, Corot, Rousseau, Français, Manet, d'autres encore, dont longtemps les tableaux décorèrent les murs de la grande salle au plafond bas.

C'est là aussi que se donnèrent rendez-vous, durant des années, pour des agapes annuelles sous le nom de *Dîner des Timides*, un certain nombre d'artistes et de gens de lettres, parmi lesquels le peintre Cals, François Coppée, Sully-Prudhomme, Armand Silvestre et d'autres moins illustres.

Leconte de Lisle y fut un client assez fidèle et peut-être rêva-t-il quelques-uns de ses vers les plus marmoréens près d'une des baies vitrées à travers lesquelles on peut voir aujourd'hui des poupons blancs et roses s'amuser au tintement d'un hochet.

Aux abords de la place des Invalides. Deux nurses, au voile impeccable, conduisent à la promenade les « pensionnaires » d'une crèche anglaise. Garçons et filles, aux papas mobilisés, sont alignés sur deux files, et, se tenant par le tablier, ont pareille bavette, et, déjà! pareil chapeau de paille... Mais la colonne en marche hésite, le désordre se met dans les rangs. Il va falloir traverser la place des Invalides, endroit vaste et dangereux, sillonné de voitures. Passe une auto militaire. Un officier, portant le brassard tricolore, se penche par la portière et ordonne au chauffeur de stopper. Quelques mois rapides sont échangés entre l'officier et les nurses. L'entente est conclue. Poussés par les deux Anglaises, les bambins en tablier bleu, les bambines en tablier rose, s'engouffrent, ahuris, dans l'auto accueillante...

Et la crèche va traverser la place des Invalides dans cet équipage tout militaire!

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Sous le Zeppelin

Ma cousine Charlotte est délicieuse. Oui, délicieuse, mais terrible aussi.

On ne le croirait pas à la voir. Mise à ravis, elle porte des jupes tellement courtes qu'elle s'enrhume chaque fois qu'elle s'assied. Ses bottines lacées jusqu'aux genoux, ses chapeaux en forme de tours enrubannées, tout cela ne donne guère l'impression d'une *virago*, d'une farouche Amazone, d'une âme romaine comparable aux Camille ou à la sœur des Gracques... Et cependant, ma cousine Charlotte m'épouvante positivement par l'audace et l'impertinence à la française de ses propos. Rien ne lui fait peur, ma parole! Et pour un peu, elle s'en vanterait.

Voici quelque temps, n'est-elle pas arrivée chez nous, un soir de clair de lune, de prodigieux et merveilleux clair de lune, en murmurant langoureusement :

— Belle nuit pour les zeppelins, ce soir...

J'ai voulu la gourmander, lui faire honte : quelle désinvolture, quel égoïsme! Mais déjà elle précisait voluptueusement sa pensée :

— Sans doute, s'ils venaient ce soir ce serait au moins une distraction. On s'ennuie tant! Ce Paris semble si monotone, si fade! Une visite de zeppelins, cela changerait un peu, pas vrai?

Pourquoi contredire?... D'autant que nul raid d'avions boches n'était probable à ce moment. Et puis, sa crânerie ne révélait-elle point certain panache bien savoureux? Ainsi donc, maintenant, voici que cette femmelette ne craignait plus rien, même pas, comme les Gaulois, ses aïeux, que le zeppelin du ciel lui tombât sur la tête?

L'autre jour, elle nous apparut de nouveau, mais cette fois bruyante, exubérante, les yeux brillants, la voix en bataille. C'était après les bombes du 30 janvier.

— Oh! mes chers amis, nous dit-elle, figurez-vous ma désolation : je l'ai manqué, je l'ai positivement manqué! Je dormais profondément, ayant la migraine et m'étant couchée de bonne heure. De sorte que je n'ai rien vu. Et il paraît que ce fut ravissant : les projecteurs qui fouillaient le ciel, nos avions qui avaient l'air de vers luisants... La prochaine fois, je dirai au concierge de monter immédiatement me prévenir, car je ne veux plus rater ça.

Elle ne laissait point d'ajouter :

— Mon cher, il y avait des gens en face, paraît-il, des espions certainement, qui faisaient des signaux avec des lampes : ma cuisinière les a parfaitement vus.

Et enfin, non sans un gros soupir :

— Ils ne reviendront pas, ces dégoûtants-là!... Moi qui espérais tant avoir ce spectacle!...

Je lui eusse bien répondu : « Tout arrive... Patience... » Pourtant, un scrupule me retint : et si je la poussais à des imprudences, qui sait?... Une folle pareille!...

La nuit même, d'ailleurs, nouvelle alerte, lumières éteintes, etc. Le lendemain matin, je courus chez la fougueuse Charlotte, me proposant de lui demander : « Eh bien, vous avez dû entendre au moins, cette fois? Vous voilà satisfaite?... » Or, ce fut sa femme de chambre qui me reçut :

— Madame vient de partir soudain ce matin pour son château de Touraine.

— Et quand reviendra-t-elle?

— Ah! je ne sais pas : madame ne nous en a rien dit!...

Il y a beaucoup de femmes, dans Paris, qui n'ont pas tant parlé que mon éloquente cousine Charlotte. Elles ont seulement plaint de tout leur cœur les victimes innocentes — et ne sont point parties pour leurs maisons des champs. Que même les bombes redoublent, elles ne se troubleront pas davantage. Mais M. von Zeppelin ne les connaît guère, il n'est pas Parisien du tout.

Marcel Boulenger.

LA DÉFENSE AÉRIENNE de Paris

La commission sénatoriale de l'armée, réunie hier sous la présidence de M. Clemenceau, a examiné les conclusions de sa sous-commission chargée d'étudier les conditions dans lesquelles se sont produites les récentes attaques de zeppelins sur Paris et la banlieue.

Il lui a été donné lecture du rapport de MM. Gaston Menier et Henry Chéron, contresigné après délibération par tous les membres de la sous-commission.

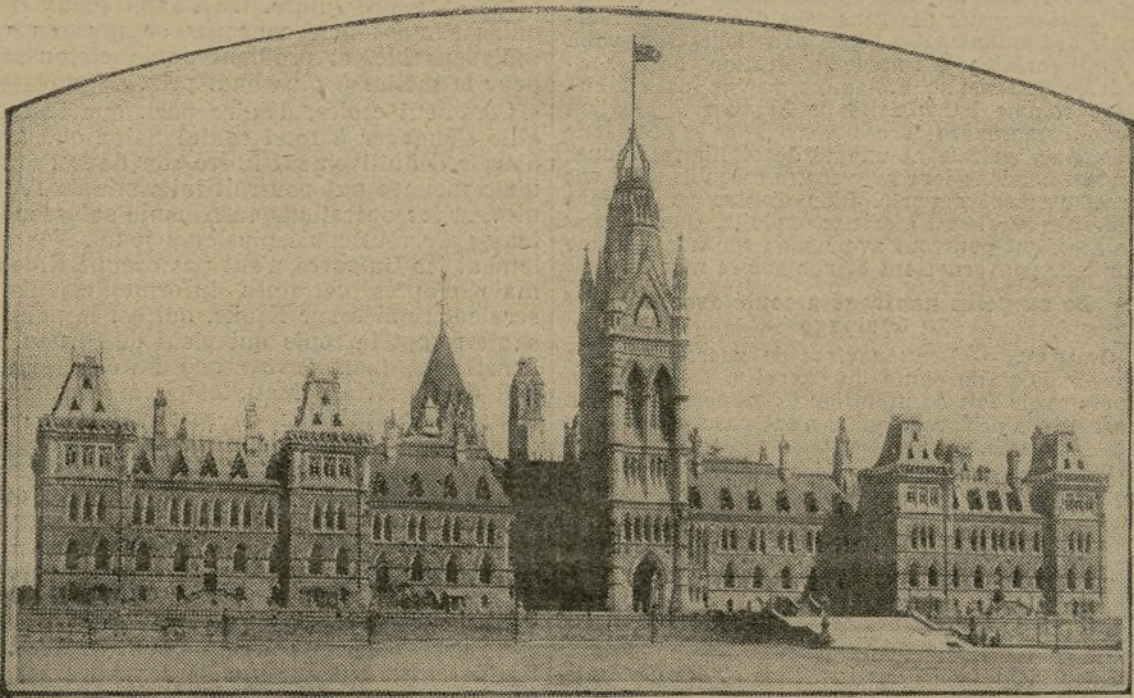
Ce rapport et ses conclusions ont été adoptés à l'unanimité et vont être immédiatement transmis au gouvernement.

Le ministre de la Guerre sera entendu lundi.

Au groupe des députés de la Seine, il a également été question, hier, de la défense aérienne du camp retranché de Paris. Un rapport de M. Henry Paté a été lu à ce sujet.

Le palais du Parlement canadien à Ottawa est détruit par le feu

Faut-il voir, dans ce sinistre, un nouvel attentat allemand?



LE PALAIS DU PARLEMENT A OTTAWA

Un violent incendie, allumé, croit-on, par une main criminelle, a éclaté jeudi soir, à 9 heures, dans le palais du Parlement canadien, où, malgré l'heure tardive, la Chambre tenait séance. La plupart des députés ont pu s'enfuir en toute hâte; mais M. Burnott, ministre de l'Agriculture, a eu le visage et les mains assez grièvement brûlés, et M. Clark, député, était presque inanimé lorsqu'on a pu venir à son secours. Mme Lougny, femme du président, a dû pour s'échapper sauter d'une fenêtre située à 20 pieds du sol; elle a été recueillie dans un filet de sauvetage. Deux dames, invitées du président, ont péri dans les flammes.

La bibliothèque, qui était considérée comme une des plus riches du continent américain, est entièrement détruite. Le palais, dont la toiture s'est écroulée, semble irrémédiablement perdu. Les dégâts sont évalués à 20 millions de francs.

COMMENT MAX DE SAXE prince allemand et prêtre JUGE LE KAISER



PRINCE MAX DE SAXE

Le prince Max de Saxe, chanoine, frère du roi de Saxe, cousin du kaiser, qui exerçait, il y a quelques années, son sacerdoce dans le populeux quartier de l'East End de Londres, où sa charité extrême l'avait rendu très populaire, flétrit en ces termes, dans le prochain numéro du *London Irish Citizen*, le militarisme allemand :

Mon cœur saigne en constatant qu'un de mes parents a conseillé, a permis des crimes sans précédents contre l'Eglise de Dieu, contre les prêtres, ses fils, contre ses saintes filles, contre bien d'autres créatures, et qu'il en éprouva satisfaction.

La seule interprétation charitable que l'on puisse donner de sa conduite, c'est de le supposer, comme le pensent certaines bonnes âmes, irresponsable. Mais comme chef de l'empire allemand, il est sans pitié.

A défaut d'autre victoire l'Allemagne se contentera "d'avantages" sur ses alliés

Doutant qu'il puisse parvenir à vaincre ses adversaires, Guillaume II s'ingénie en ce moment à prendre ses précautions afin de conserver au moins le droit à l'exploitation privilégiée de ses alliés.

Le voyage de M. Helfferich, ministre des Finances allemandes, à Vienne, n'a pas d'autre motif. La *Gazette de Cologne* prétend que le ministre ne s'est pas occupé du problème de l'union douanière et fait remarquer que M. Tisza, président du Conseil hongrois, n'a passé qu'une seule journée à Vienne. Mais une journée suffit à mettre bien des choses au point, lorsqu'elle a été précédée — et c'est le cas — de longues correspondances préliminaires.

Retenons aussi les paroles d'un des principaux agrariens allemands, M. Rösicke; interviewé par la *Neue Freie Presse* de Vienne, il a déclaré que la voie pour une entente économique n'était pas encore trouvée, mais qu'on espérait bientôt pouvoir ébaucher un projet d'accord.

C'EST LE ZEPPELIN "L-19" qui a sombré dans la mer du Nord

Ainsi que nous l'avons annoncé hier en Dernière Heure, un zeppelin s'est bien perdu en mer, au retour du raid sur les côtes anglaises.

Le chalutier *King-Stephen*, en effet, dit avoir vu, dans la mer du Nord, un zeppelin portant l'indication *L-19*, ayant sa nacelle et une partie de son enveloppe submergées.

L'équipage, composé de 17 à 20 hommes, réfugié au sommet de l'enveloppe, demanda à être pris à bord du chalutier, mais comme cet équipage était plus important que celui du chalutier, ce dernier refusa et retourna promptement à Grimsby informer les autorités.

Cette information est confirmée par les déclarations du capitaine d'un navire français arrivé à Hull. Il a annoncé avoir vu dans la mer du Nord un zeppelin détruit.

Lord Rosebery demande des représailles

LONDRES. — On croit savoir que le gouvernement va prendre diverses mesures au sujet du raid aérien de lundi dernier et que les différents

services de défense contre les incursions de ce genre font preuve d'une grande activité.

Lord Rosebery, dans une lettre adressée au Times, se prononce en faveur de représailles.

« Le dernier raid, dit-il, a éclairé la situation. Il peut y avoir des points de vue différents quant aux engins à employer pour les représailles, mais pas sur la politique elle-même. Nous avons trop longtemps fait preuve d'une patience passive et excessive. Détruire des cottages, des églises, des écoles, assassiner des gens sans défense, des femmes, des enfants, des bébés dans leurs lits, voilà ce qui constitue les nobles aspirations de la chevalerie prussienne acclamées par la nation entière comme hauts faits de bravoure. Que l'on fasse comprendre à ces gens-là ce qu'est leur triomphe, en faisant une visite similaire à leurs foyers. Rendons-leur avec usure ce qu'ils nous ont gracieusement apporté. Rien d'autre ne les fera réfléchir sur leurs glorieux exploits. Que le sang de ceux qui pourront avoir à en souffrir retombe sur leur gouvernement et non sur le nôtre. »

Le zeppelin naufragé a coulé avec son équipage

GRIMSBY. — Deux navires de guerre, envoyés sur le point de chute du zeppelin, sont rentrés, après avoir fait de minutieuses recherches en cet endroit. Ils déclarent qu'ils n'ont pas trouvé trace du dirigeable.

Il faut en conclure que l'épave a coulé avec son équipage.

Le bombardement de Salonique

La récente incursion d'un zeppelin à Salonique n'a causé que onze morts dont un soldat français et un soldat anglais et une quarantaine de blessés. Les victimes sont des israélites et des Grecs, la plupart réfugiés.

Une bombe a endommagé légèrement la mosquée. Celle qui a incendié l'entrepôt grec y a brûlé pour cinq millions de francs de sucre, de café et d'huile appartenant à une banque allemande qui avait fait des avances sur ces denrées.

Le zeppelin semble avoir visé la ville afin de terroriser la population. Deux maisons ont été réduites en miettes; d'autres ont eu leur façade partiellement démolie ou leurs fenêtres et leurs portes arrachées.

La poussée russe s'accroît sur tous les fronts

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major): Dans la journée d'hier, dans la région entre le lac Babit et la route de Mitau, nos détachements ont franchi les réseaux de fils de fer allemands afin de tirer sur les travailleurs dans les positions ennemies.

Au sud-est de Riga, une de nos automobiles blindées s'est éloignée de nos retranchements et, après avoir tiré sur les ouvrages de l'ennemi, est revenue sans avaries sous un violent feu d'artillerie.

En Galicie, au nord-est de la gare d'Ezerna, sur la ligne de Tarnopol à Lvoff, un de nos éléments, aidé par des grenadiers, a prononcé une attaque qui a réussi.

Après avoir détruit les réseaux de fils de fer de l'ennemi, nos soldats se sont emparés d'une lunette; la garnison de cet ouvrage s'est enfuie et a été poursuivie par les nôtres.

Au sud de la gare d'Ezerna, pendant toute la journée d'hier, des deux côtés, la lutte s'est poursuivie par un bombardement réciproque d'artillerie lourde et légère.

Sur le front de la Strypa moyenne, notre artillerie a abattu un avion ennemi qui est tombé dans les lignes ennemies dans la région de Novotavze-Zelena.

Sur le Dniester et sur le front entre le Dniester et le Pruth, l'ennemi a bombardé nos positions avec de l'artillerie lourde qui comprenait des pièces de douze pouces. Sous la protection de ce feu, l'ennemi a tenté deux fois d'avancer dans la région d'Oncietchke, mais il a été repoussé par notre feu.

Front du Caucase. — Notre avance continue avec succès.

Sur une position de l'arrière-garde ennemie, nous avons trouvé 293 cadavres askers gelés.

Pendant la poursuite, nos détachements ont enlevé de nouveau aux Turcs plusieurs centaines de têtes de bétail à cornes.

Représailles russes pour le bombardement de Dvinsk

PÉTROGRAD. — En réponse au raid aérien des Allemands sur Dvinsk, les aviateurs russes ont bombardé violemment les bâtiments militaires de Ponewiesh; ils ont ensuite détruit sur un long parcours la voie ferrée et fait sauter un train de munitions.

Salonique ou l'Albanie ?

Une fois de plus on annonce comme imminente l'attaque contre Salonique. Mais à mesure que le temps passe et que l'heure approche peut-être les Bulgares paraissent de moins en moins résolus à prendre leur part de l'action et de sa gloire future. C'est sans aucun doute qu'ils sentent leur concours de plus en plus indispensable, et profitent de la circonstance pour le mettre à plus haut prix.

Comment croire, d'autre part, que l'ennemi aille s'engager à fond contre Salonique avant d'avoir définitivement libéré son flanc droit de toute menace qui pourrait lui venir de l'Albanie? Or les opérations en Albanie subissent un temps d'arrêt depuis plusieurs jours. Non seulement les Bulgares n'ont pas occupé Elhasan, mais d'après certaines informations ils se seraient repliés sur Kjuks, qui est le point où s'interrompt la route qui vient de Struga. Les Autrichiens n'ont envoyé que des éclaireurs au sud de la rivière Mati, dans la direction de Kruja, avec mission de reconnaître le pays, d'améliorer les moyens de communication, qui se réduisent à des sentiers de montagne, et de construire un pont sur le Mati. En outre, l'état-major autrichien voudrait assurer au moins en partie le ravitaillement de ses troupes d'Albanie par la voie de la mer. Le projet qu'il a fait annoncer de barrer l'Adriatique par des champs de mines, entre Brindisi et Saint-Jean-de-Medua, le bombardement de deux petits ports italiens sur la côte des Abruzzes, ont pour but manifeste d'intimider ou de gêner nos navires patrouilleurs. La gêne n'est pas considérable, l'intimidation sera nulle, aussi longtemps que les courants du canal d'Otrante seront là pour disperser les mines flottantes dans toutes les directions et les rendre aussi dangereuses à l'ennemi qu'à nous-mêmes. Ce qu'il faut retenir de ces démonstrations, c'est d'abord que les Autrichiens cherchent à éviter les routes du Monténégro, peu sûres pour leurs convois, malgré toutes les signatures que peut donner un gouvernement de fantaisie. C'est ensuite que le problème du ravitaillement en Albanie reste un problème ardu. Or l'Albanie est à son tour une des meilleures défenses de Salonique.

Jean Villars.

L'APPAM SERA DÉCLARÉ de bonne prise

Sans que l'on puisse encore affirmer la solution définitive qui sera adoptée, il semble que le gouvernement américain se décidera à reconnaître l'Appam prise de guerre. M. Lansing s'est prononcé en ce sens.

Toutes les personnes se trouvant à bord de l'Appam pourront descendre à terre, à l'exception des officiers et des marins allemands qui constituent l'équipage de prise.

On sait qu'on a invoqué pour l'affaire de l'Appam le précédent d'un navire russe qui, pendant la guerre de Crimée, fit escale à San-Francisco, avec des prisonniers anglais à bord, sans que les autorités américaines exigeassent leur mise en liberté.

A cette thèse, l'ambassadeur de Grande-Bretagne répond que l'incident en question s'est produit avant la déclaration de Paris et avant les conventions de La Haye et, par conséquent, ne constitue pas un précédent.

Le sort des passagers

Aux dernières nouvelles, on annonce que les passagers sont autorisés à débarquer, mais que tous les équipages seront retenus.

L'identité du corsaire est toujours inconnue

Le capitaine de l'Appam déclare ignorer l'identité du corsaire allemand qui a pris ce navire, mais

il affirme que ce corsaire avait les couleurs suédoises peintes sur son flanc.

D'autre part, le Daily Express croit savoir que le corsaire est un steamer britannique, le Lapwing, appartenant à la Compagnie des Chemins de fer anglais.

Le Lapwing se trouvait dans un port allemand au moment où commencèrent les hostilités. Depuis, il aurait été transformé en croiseur armé.

Les victoires russes en Arménie

On mande de Pétrograd au Times :

Les dernières victoires russes dans la région de Melazgert promettent d'avoir un fâcheux contre-coup sur toutes les prochaines opérations des Turcs dans la zone d'Erzeroum. Le riche butin consistant en approvisionnements et équipements militaires de toutes sortes qui sont tombés aux mains des Russes, servait de source principale de ravitaillement à l'armée qui occupait cette vaste étendue. C'est pourquoi l'ennemi devra attendre longtemps avant de pouvoir renouveler ses stocks. Les troupes défaits qui s'abritent maintenant sous les forts d'Erzeroum semblent être condamnées à souffrir de la faim et à rester inactives. L'ennemi, après son désastre dans la région d'Erzeroum, a fait des efforts désespérés pour se maintenir en contact avec Mouch. C'est de cet endroit que la plupart des renforts ont été tirés dans les derniers temps et les Turcs y ont concentré de forts dépôts concernant l'intendance. La bataille qui s'est déroulée dans le triangle formé par Khrys-Kalé, Cheullu et Melazgert a duré plusieurs jours. L'ennemi, qui s'est enfui dans la direction de Khrys-Kalé, a été poursuivi sans relâche par les Russes jusqu'à ce que, les routes du nord lui étant coupées, il se retirât vers Mush avec une telle précipitation qu'il n'eut pas le temps de détruire les approvisionnements et les munitions. Les Turcs ont maintenant perdu l'occasion d'envoyer du sud des renforts à Erzeroum, depuis que la victoire russe dans cette région et les nouvelles dispositions russes ont entièrement isolé le vaste district de Mouch d'Erzeroum et privé l'armée turque d'au moins deux divisions de troupes régulières qui ont été complètement décimées et réduites à l'impuissance.

Les Turcs vont évacuer Erzeroum

PÉTROGRAD. — Le Novoié Vremia croit tenir, de bonne source, que l'évacuation d'Erzeroum aurait été décidée par les Turcs.

Le communiqué italien

ROME (Communiqué du commandement suprême) :

Dans la vallée de Lagarina, le 1^{er} février, un de nos détachements d'éclaireurs, appuyé par le feu de l'artillerie, a attaqué et dispersé les groupes ennemis au nord-ouest de Mori.

Dans la zone entre Astico et Torra, le soir du 1^{er} février, des groupes ennemis, vêtus d'uniformes blancs, et appuyés par des mitrailleuses, se sont avancés contre nos positions le long du front de la cime Norre-Millegrobe, mais ils ont été contre-attaqués et repoussés.

Dans la vallée de Sugana, l'activité offensive de notre infanterie a provoqué de nouvelles rencontres qui nous ont été favorables entre Ronvegno et Ronchi.

Sur le Corso, un de nos détachements a pénétré par surprise dans un retranchement ennemi dans la zone de San-Martino et y a fait des prisonniers; il s'est emparé de fusils et de bombes à main.

Le communiqué britannique

LONDRES. — Communiqué du front britannique occidental, 21 heures :

Aujourd'hui, les Allemands ont dirigé contre Loos et les tranchées de la région de Loos un violent bombardement auquel nous avons répondu avec efficacité.

Les opérations de mines, principalement de notre côté, ont été actives dans les parages de la redoute Hohenzollern et entre cette redoute et la route de La Bassée.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 4 Février (551^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Aucun événement important à signaler au cours de la nuit, sauf dans les Vosges, où les deux artilleries se sont montrées assez actives au Braunkopf (vallée de la Fecht) et à l'Altmatt (nord-ouest de Metzeral).

VINGT-TROIS HEURES. — Journée relativement calme.

Notre artillerie lourde a exécuté des tirs sur une colonne d'infanterie et sur des convois ennemis qui entraient dans Roye.

Bombardement des organisations allemandes en Champagne (région de Tahure et du Mont-Tétu), en Argonne (secteur de la Harazée) et en Lorraine sur le front Nomény-Norville.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

DERNIÈRE HEURE

C'est en vain que les Autrichiens sur le front russe emploient des liquides enflammés

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région de Plakaten, à l'est de la route de Mitau, des détachements de nos éclaireurs ont dispersé des Allemands à l'aide de grenades à main et sont rentrés sans pertes.

Au sud d'Izkull, les ennemis ont tenté, au cours de la nuit, d'effectuer des travaux sur la Drina, mais ils ont été dispersés par notre feu.

Au cours d'une reconnaissance aérienne, au nord du lac Narocz, nos avions, malgré un violent feu ouvert contre eux par l'artillerie ennemie, ont bombardé les lignes de l'ennemi et ses convois, aperçus sur le chemin du bourg de Vidzy; ils ont échappé heureusement au feu de l'artillerie lourde et de l'artillerie légère de l'ennemi.

Au sud de Doubno, les Autrichiens emploient, pour repousser nos attaques, des appareils projetant des flammes à une distance de 30 à 40 mètres.

Sur le front de la Strypa moyenne, un de nos avions a jeté des bombes sur la gare d'Exerna et sur le matériel roulant stationnant dans cette gare.

Sur le Dniester, l'ennemi poursuit le bombardement de nos retranchements par un violent feu d'artillerie lourde et légère.

Au nord-est de Czernowitz, notre artillerie lourde, avec le concours d'avions, a bombardé les batteries ennemies dans la région des villages de Toporow et de Rarantche.

Au nord-ouest de Boyane, quelques-uns de nos éclaireurs ont atteint un entonnoir de mines occupé par l'ennemi : ils l'ont bombardé avec des grenades à main et ont délogé les Autrichiens. Ils ont découvert et fait sauter deux galeries de mines conduisant sous nos retranchements et ont comblé l'entonnoir.

FRONT DU CAUCASE

Malgré l'absence de chemins, au milieu des rochers, des profondeurs défilés et des tempêtes de neige, nos troupes continuent à poursuivre l'ennemi.

Arrestation de trois députés tchèques

GENÈVE. — Le Journal de Genève apprend, par voie indirecte, que les autorités de Bohême ont ordonné à la fin du mois de janvier l'arrestation de trois députés du parti national socialiste tchèque, MM. Choc, Vojna et Burival, qui étaient les principaux chefs du parti. Ces députés auraient été transportés à Vienne. Leur arrestation ne fut annoncée que par l'Arbeiterzeitung de Vienne et cela encore indirectement : le journal viennois écrivait en effet que les trois députés en question étaient partis pour Vienne pour un séjour durable.

La conscription en Angleterre

Une proclamation royale fixe au 10 février l'entrée en vigueur de la récente loi imposant aux célibataires l'obligation du service militaire.

Il en résulte que les demandes d'exemption doivent être faites avant le 2 mars devant les tribunaux constitués ad hoc.

Parmi les exemptions de droit figurent certaines catégories de publicistes qui seront désignés par les Associations principales de presse.

Sont également exemptés les infirmiers des hôpitaux et des maisons de santé.

John Bull rajeunit

M. Lloyd George, de retour de France, a fait ce soir, devant des ouvriers travaillant aux munitions, un discours dans lequel il dit en substance :

« J'ai discerné partout, sur le front de France, le même esprit de courage, la même résolution d'écraser une fois pour toutes le pouvoir tyrannique qui cherche à mettre l'Europe en esclavage. »

« Les troupes font tout ce dont sont capables les forces humaines. »

« Les troupes ne demandent qu'une chose : les munitions nécessaires pour remporter la victoire. »

« La guerre a rendu notre pays plus alerte, sa jeunesse plus vigoureuse. John Bull rajeunit et je sais que les travailleurs ne tromperont pas l'espérance de nos braves qui se sacrifient pour eux dans les tranchées. »

Pas de question d'Alsace-Lorraine disent les socialistes allemands

GENÈVE. — Le député social-démocrate Heine commente longuement, dans l'Internationale Correspondenz, l'article du Vorwaerts, qui préconise le rapprochement des socialistes des pays belligérants. M. Heine déclare que le parti socialiste allemand n'a aucune raison pour ne pas entrer en pourparlers avec les socialistes français, mais que tout rapprochement est malheureusement impossible parce que les Français n'ont pas cette impartialité d'esprit dont font preuve les socialistes allemands et que cela ressort du dernier manifeste du Congrès socialiste français, qui fixe un programme dont la discussion par les socialistes allemands serait une trahison.

« Les Allemands, dit-il comme conclusion, ont mené la guerre à partir du premier jour pour assurer l'avenir et les frontières de leur pays, mais la France fait une guerre de conquête sous prétexte que l'Alsace et la Lorraine sont des provinces françaises arrachées contre tout droit à la mère patrie. »

La propagande germano-turque se meurt en Suisse romande

La Tribune de Genève annonce que faute de succès ou faute de subsides la propagande germano-turque est en train de mourir en Suisse romande. Il y avait sur les bords du lac Léman un fort noyau ottoman qui s'était donné pour mission de faire « rayonner la vérité allemande ». Le meilleur moyen de rayonnement semblait devoir être le soulèvement de l'Islam contre les Alliés. En conséquence, la Suisse avait été inondée de brochures telles que l'Islam dans l'armée française, les Atrocités anglaises, qui venaient toutes en ligne directe des imprimeries de Leipzig. Mais les brochures se vendaient peu et les autorités fédérales regardèrent d'un oeil soupçonneux ce foyer d'agitation naissant.

« Aussi, dit la Tribune de Genève, le gouvernement Jeune-Turc vient-il de trouver que le nombre de ses agents était véritablement trop élevé, que les dépenses étaient trop considérables et il a décidé de rappeler à Constantinople la petite armée qu'il entretenait ici. Ceux qui contreviendraient à l'ordre de rappel sont menacés de ne plus recevoir de subsides. »

L'affaire des colonels espions

La Suisse veut avant tout garder sa neutralité

L'assemblée de l'Union libérale romande, réunie hier après-midi, à Lausanne, sous la présidence de M. Mouron, conseiller national, a voté à l'unanimité la résolution suivante :

« L'Union libérale romande, considérant que, dans les circonstances actuelles, qui exigent la vigilance et aussi le sang-froid de tous les citoyens pour assurer l'indépendance et la neutralité de la patrie suisse, il n'y a plus de place pour les divergences de partis, invite les députés aux Chambres fédérales à examiner, d'accord avec leurs collègues des autres groupes, les opportunités, « quand la justice militaire aura prononcé », d'une convocation de l'assemblée fédérale dans le but :

1° D'obtenir du Conseil fédéral un rapport sur les faits qui ont provoqué l'émotion profonde du peuple suisse; 2° de prendre l'initiative de la limitation des pleins pouvoirs; 3° de provoquer la révision de la loi militaire pour l'adopter à la situation du pays et assurer en tout état de cause la primauté du pouvoir civil. »

NOUVEAUX DETAILS sur l'incendie d'Ottawa

OTTAWA. — Dans l'incendie de la Chambre des députés, on a réussi à sauver le bâtiment de la bibliothèque, lequel n'est pas endommagé, mais les livres ont beaucoup souffert, particulièrement ceux du sous-sol, à cause de l'eau qui les a trempés.

Les seules victimes signalées jusqu'ici sont Mmes Bray et Morin, qui ont été asphyxiées, et trois hommes employés dans le bâtiment, qui ont été surpris par l'écroulement de la tour du Nord.

MM. Law, député de Yarmouth, dans la Nouvelle Ecosse, et Lapland, greffier en second de la Chambre des Communes, ont disparu.

On dément officiellement que le Journal de Providence ait donné avis de l'attentat il y a quinze jours.

Une attaque autrichienne au col de Lana aboutit à un sanglant échec

ROME. — Commandement suprême :

Dans la nuit du 2 février, l'ennemi, après avoir, par le lancement de nombreuses bombes à main, endommagé nos positions du col de Lana (haut Cordevole), a prononcé contre elles une attaque violente qui a été complètement repoussée.

Le matin, nos détachements d'éclaireurs, sortis de nos lignes sans que l'ennemi les ait inquiétés, ont constaté sur le terrain les graves pertes essuyées par nos adversaires pendant leur attaque de nuit.

Dans la zone de Tofana (haut Boite), le tir efficace de notre artillerie a dispersé des groupes ennemis, leur infligeant des pertes.

Sur l'Isonzo, l'activité de l'artillerie ennemie a été dirigée surtout contre les lieux habités, notre artillerie l'a contrebattue et a exécuté des tirs de barrage sur l'arrière des lignes ennemies.

Deux avions ennemis ont lancé des bombes sur Gorgo, dans la lagune de Grado, causant de légers dommages.

Un combat aérien à Salonique

A propos d'un taube qui fut capturé près de Topsis, on précise qu'il échangea avec un avion français un certain nombre de coups de feu. Touché à deux reprises, le taube eut notamment le fond de son réservoir d'essence percé et se trouva dans l'obligation d'atterrir.

Un autre taube, qui assistait à cet engagement, parvint à échapper à la poursuite des Alliés.

Ces deux avions ennemis semblaient venir de la direction de Monastir.

Suivant les journaux, les deux aviateurs faits prisonniers par les Alliés, un capitaine et un aspirant, auraient été remis aux autorités militaires grecques; mais, sur l'insistance des Français, ils sont maintenant sous la garde de ces derniers à Salonique.

Préparatifs militaires roumains

GENÈVE. — La Gazette de Francfort annonce que le ministre de la Guerre de Roumanie a appelé sous les armes le corps des volontaires automobilistes roumains pour une période d'instruction.

Un combat à la frontière germano-rhodésienne

LONDRES. — Un communiqué de l'agence Reuter annonce qu'un combat a eu lieu en décembre, à Zombe, près de la frontière germano-rhodésienne. Le poste, occupé par sept Européens et 90 hommes de police rhodésienne, a repoussé, après une heure et demie de combat, 200 Allemands armés de canons Maxim.

Francophile, le vali de Smyrne doit fuir

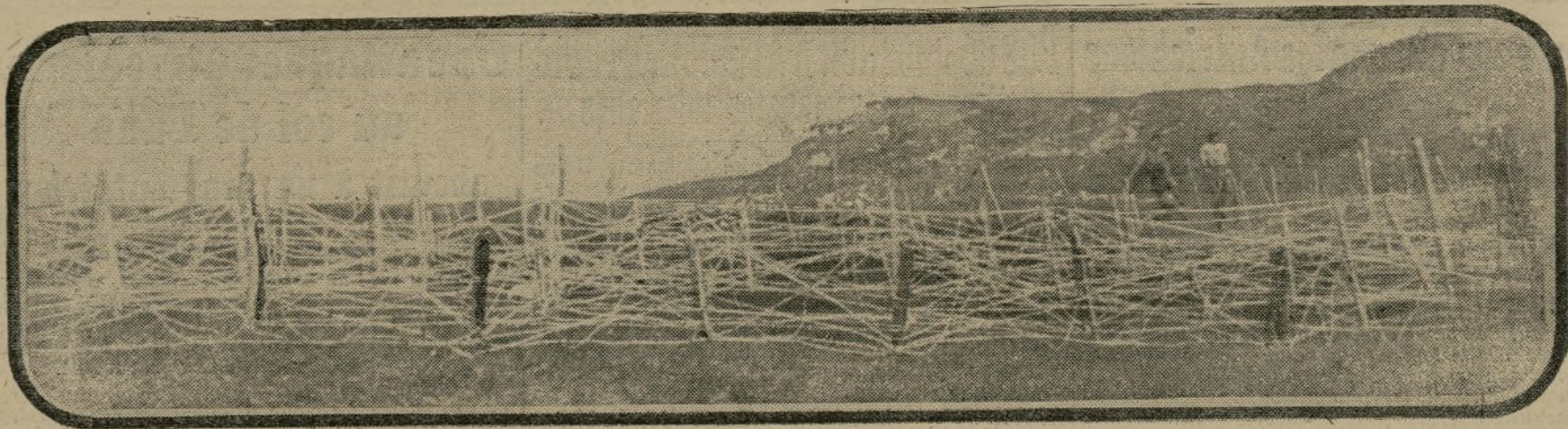
Le correspondant à Athènes du Morning Post écrit à ce journal :

« On a appris ici la nouvelle que Rahmi bey, vali de Smyrne, étant tombé en disgrâce auprès du Comité jeune-turc, s'est enfui et s'est réfugié sur un navire anglais. On ne possède pas encore de détails à ce sujet et la nouvelle n'est pas annoncée officiellement, mais elle est parfaitement croyable, car il est bien connu que Rahmi bey, depuis le commencement de la guerre, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour adoucir les souffrances des sujets de l'Entente qui se trouvaient dans son vilayet. »

Le feu à Pantin

Hier soir, à 8 h., un violent incendie s'est déclaré dans l'usine Pélerin, suifs et graisses, 29, rue des Ecoles, à Pantin. Les pompiers de Paris sont accourus sur les lieux du sinistre avec quatre fourgons-pompes. Le feu était maîtrisé à 10 heures. Il n'y a pas eu d'accident de personnes. Les dégâts sont très importants.

Une ceinture de fer. — Au col de Lana



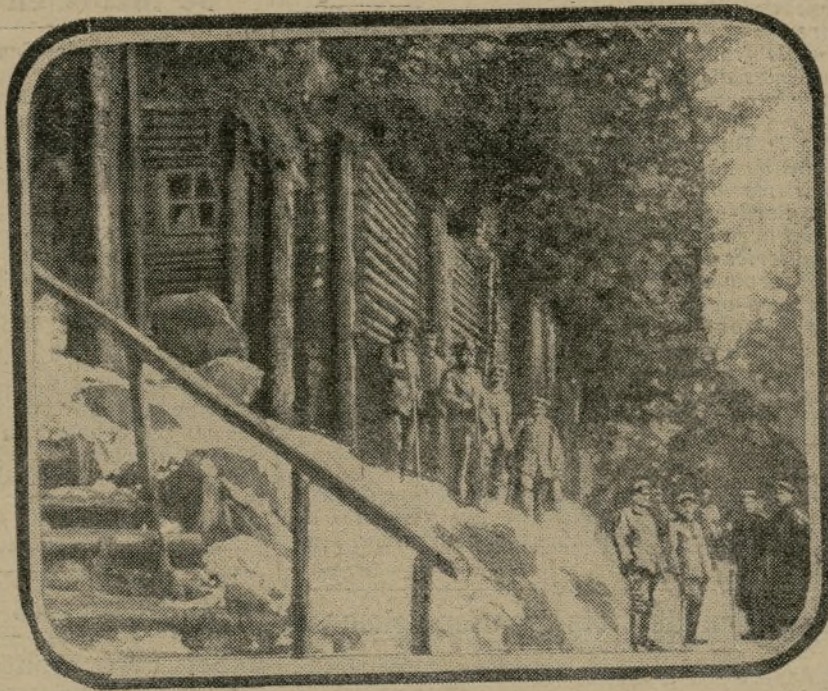
Il y a déjà un certain temps, les Italiens, à la suite de batailles acharnées, s'emparèrent de l'importante position du col de Lana. Ce document autrichien, qui nous parvient aujourd'hui, montre quelles étaient les défenses de fils barbelés aux abords de cette position.

Les troupes indigènes au Cameroun



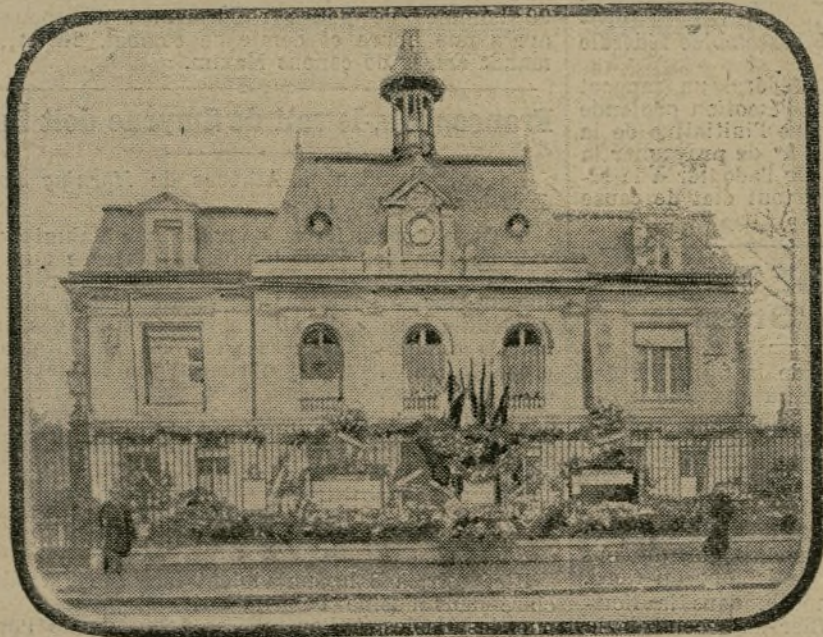
Les Anglais, continuant la guerre au Cameroun, viennent de remporter d'appréciables succès. Ici on voit un débarquement de troupes noires qui collaborent à cette action militaire.

Dans les Vosges. -- Un abri allemand



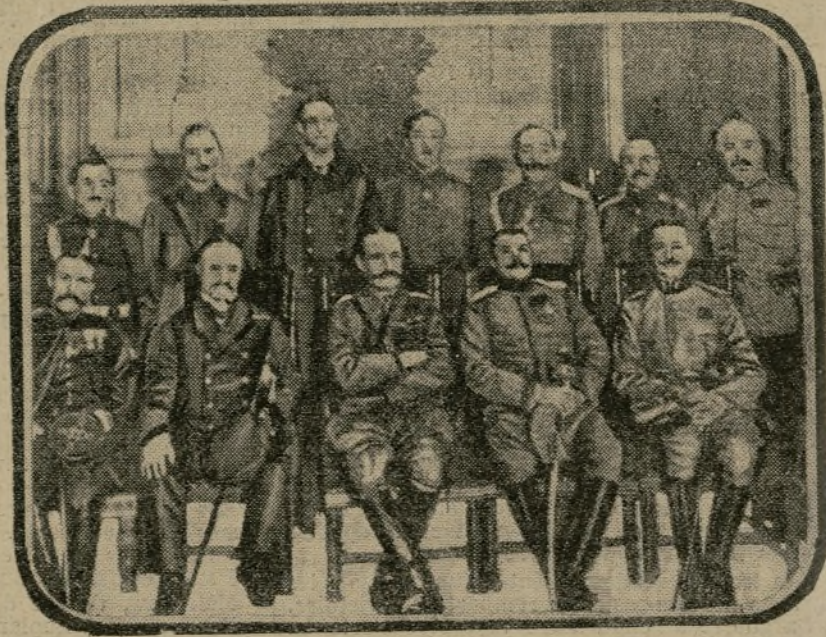
Nos ennemis ont organisé en grand nombre, dans les forêts vosgiennes, des abris capables de recevoir derrière leurs parois de rondins des contingents importants.

Des fleurs pour les héros



La grille de la mairie, à Joinville-le-Pont, est depuis le début de la guerre constamment décorée de fleurs par les habitants : hommage aux héros du pays morts à la guerre.

Une mission alliée en Russie



Un groupe d'officiers délégués par les nations alliées pour visiter, en Russie, les usines de munitions où nos alliés intensifient de plus en plus la production.

LES INFIRMIERES DE LA CROIX-ROUGE

ADMIRABLES? ou "SNOBS" ? Simplement indispensables

Jadis on les considérait avec une malveillance ironique. Certains chirurgiens désapprouvaient leur irruption dans les hôpitaux militaires. Les femmes uniquement mondaines ridiculisaient celles qui suivaient des cours de pansement et, avec un innocent pédantisme, poursuivaient le diplôme d'infirmière-major. Des plaisanteries usagées avaient cours lorsqu'il s'agissait d'elles.

Et puis la guerre survint. Et nous assistâmes au grand spectacle de la mobilisation instantanée, disciplinée, des dames de la Croix-Rouge. Elles organisèrent tout de suite des hôpitaux, si parfaitement compris qu'il n'y eut qu'à en copier l'aménagement dans les hôpitaux militaires temporaires.

Les blessés qui arrivèrent, la chair trouée, douloureux, navrants dans leur uniforme taché de sang et couvert de boue, trouvèrent des soins dévoués, ingénieux, et une sympathie réconfortante.

L'opinion publique a donc, logiquement, dû se modifier au sujet de celles qui, au temps de la paix, passaient pour « des poseuses ». Eh bien, non! l'hostilité semble, au contraire, avoir augmenté dans certains milieux.

Les femmes qui sont restées inutiles ne pardonnent point aux autres leurs efforts. Cette grosse commerçante qui, depuis la guerre, s'est bornée à majorer le prix de ses marchandises, a visité un de ces hôpitaux de la Croix-Rouge, où la propreté, le confort, sont parfaits. Elle a vu les salles de pansement, si minutieusement arrangées, les dortoirs, avec leurs lits blancs, leurs petites tables si pratiques. Et elle a observé :

— Moi, je ne pourrais pas soigner des blessés, car j'ai bon cœur, moi; ça me fait de la peine de voir des malades.

Dans le salon de Mme X..., des dames dont les soixante printemps s'ornent de cheveux teints en blond et de costumes courts, en buvant du thé, dédaignent, de toutes leurs fausses dents, celles de leurs amies qui sont infirmières :

— Elles vont dans les hôpitaux pour bavarder et se donner de l'importance.

— Elles ne sont guère sensibles, pour panser ces horribles plaies.

Quelques majors bourrus déclarent volontiers que « les infirmières les embêtent ». Mais ils négligent de dire par qui ils feraient servir les blessés, vider les bassins, prendre les températures, préparer les tisanes, administrer les médicaments.

Il nous semble équitable de remettre les choses au point.

Les dames de la Croix-Rouge sont, forcément, recrutées parmi les personnes aisées, car celles qui vivent d'un métier ou d'un commerce ne peuvent pas consacrer leurs journées aux blessés. Elles ont adopté un uniforme seyant, n'oubliant pas de mettre un peu de rouge aux lèvres, un peu de poudre sur leur visage. Elles ne sont pas sublimes, mais, plus simplement, indispensables, car elles sont actives, entendues et dévouées.

Dans cette communauté de femmes, l'harmonie n'est pas toujours parfaite; telle infirmière-major emploie parfois un ton trop autoritaire, telle autre est susceptible, riposte aigrement au chirurgien; toutes ces petites mesquineries sont inhérentes à la nature humaine. L'essentiel est que les blessés sont bien soignés, réconfortés, qu'une entente absolue règne entre ceux qui souffrent et celles qui soignent.

Au temps de la paix, un malentendu existait souvent entre les bourgeoises et les ouvriers, qui s'est dissipé pour toujours, espérons-le.

Les infirmières ont admiré l'héroïsme des soldats, ceux-ci ont apprécié leur dévouement et leur ont voué une confiance touchante.

Voici un petit fait très simple et très significatif. L'autre jour, dans le tramway qui monte à Saint-Sylvestre, ils étaient deux soldats en uniforme bleu horizon fané par les pluies et la poussière, mais bien repris et bien brossé. L'un était vieux, avec des cheveux gris et un visage ridé. L'autre, tout jeune, mince et brun.

A chaque station, ils s'informaient auprès du contrôleur :

— Où c'est, la maison des convalescents militaires de Falicon?

A l'avant-dernier arrêt, l'employé les apostrophe :

— Hé, les militaires! C'est là!

Ils descendent, regardent autour d'eux, inquiets, dépaysés. Alors ils aperçoivent une jeune femme en jupe évasée, au manteau garni de fourrures, au chapeau orné d'aigrettes. Il y a bien aussi un gamin qui traîne un chariot, un soldat, un employé, mais les deux poilus s'adressent à la dame parce qu'ils savent que ces jolis vêtements sont la tenue civile de celles-ci, en blouse blanche, se pen-

chèrent vers eux, à l'hôpital où ils furent soignés; ils ont aperçu la petite croix rouge épinglée au revers du manteau. Le plus âgé dit :

— On a un mois de convalescence; on a été soignés, le camarade et moi, à Toulon, dans un hôpital de la Croix-Rouge, et bien soignés...

La dame remarque que le jeune soldat a un bras raide; preste, elle s'empare de la musette et dit :

— Je vais vous conduire à la maison des convalescents.

Les visages s'épanouissent et le trio s'achemine vers le château de Falicon.

Parmi beaucoup d'autres, voici deux lettres de blessés, très simples, très naïves et très touchantes :

« 27 décembre 1915.

» Ma chère infirmière,

» Ça me fait bien plaisir de voir que vous pensez à moi. Je ne puis laisser passer le peu de temps qui nous sépare du 1^{er} janvier sans vous souhaiter une bonne fête, à vous qui avez été si bonne pour moi quand je souffrais tant. Je ne vous oublierai jamais. En attendant la victoire, je vous envoie mes vœux.

» Votre blessé dévoué.

» A. G... ».

« Janvier 1916.

» Madame,

» Laissez-moi vous remercier de toutes vos bontés. C'est pour moi un grand soutien dans les dures épreuves que, parfois, nous traversons. Malgré le froid, la pluie, nous nous portons bien. Quant au moral, il est excellent, en dépit des violents bombardements dont nous gratifient nos voisins. Je pense souvent au temps où j'étais blessé, à l'hôpital, je vous assure que j'ai un bon souvenir des infirmières qui m'ont soigné comme ma sœur ou ma mère l'aurait fait. Elle m'ont fait oublier mes peines.

» Je mets les gants et le cache-nez que vous m'envoyez. On est heureux de se battre pour les si bonnes dames de France.

» Croyez aux sentiments dévoués d'un petit soldat qui vous salue bien.

» G. D... ».

Infirmières aux uniformes blanches, aux voiles flottants qui vous font semblables à des religieuses, vous avez adouci les souffrances de ces héroïques soldats, réconforté leur âme parfois anxieuse. Vous avez aidé leurs femmes et leurs enfants. Tout cela, vous l'avez accompli très simplement, et ainsi vous avez mérité la reconnaissance de la Patrie.

Renée d'Ulmès.

Nouvelles parlementaires

Toujours le contrôle parlementaire

La commission de l'armée a voté, hier, une motion relative à l'exercice de son droit de contrôle.

Elle a ensuite entendu le rapport de M. d'Aubigny sur le programme d'aviation du printemps et en a approuvé les conclusions.

M. Mignot-Bozérien a lu son rapport sur les résultats d'une mission à la dixième armée dont étaient chargés MM. Pédoya, Colliard, Mignot-Bozérien et Seydoux.

La commission a approuvé ce rapport et décidé de le transmettre au ministre de la Guerre.

Un second rapport de M. Mignot-Bozérien sur le chargement et le déchargement des bateaux du port du Havre, transportant du matériel de guerre a également été approuvé.

Le contrôle des crédits affectés à la défense nationale

La commission du budget a procédé au renouvellement de la sous-commission, instituée par la loi du 15 juillet 1914, et chargée de contrôler l'emploi des crédits affectés à la défense nationale.

Ont été désignés MM. Lebrun, Raiberti, André Lefèvre, de Kerguezec et Hesse. La sous-commission a ensuite nommé M. Raiberti, président et M. Hesse secrétaire.

La commission du budget a ensuite entendu une communication de M. Daniel Vincent, relative aux crédits de l'aviation.

Au groupe radical-socialiste

Le groupe radical et radical-socialiste de la Chambre a examiné la proposition de M. Renaudel tendant à organiser une action commune du Sénat et de la Chambre. Après discussion, il l'a formellement repoussée.

Quant à la proposition du groupe socialiste concernant la nomination de commissaires aux armées, il a ajourné toute décision définitive.

La question des loyers

Le groupe des députés de la Seine, réuni hier sous la présidence de M. Groussier, s'est occupé de la question des loyers.

M. Joseph Denais a exposé le système sur lequel est fondée sa proposition de loi.

M. Edouard Ignace, rapporteur de la commission de législation civile, a défendu les conclusions de son rapport.

La mise en sursis d'appel des mineurs

M. Durafour, député de la Loire, vient de déposer, avec demande de discussion immédiate, une proposition de résolution invitant le gouvernement à prendre sans retard les mesures nécessaires pour remettre sans délai à la disposition des exploitations des ouvriers mineurs renvoyés dans les dépôts.

Il demande aussi la mise en sursis d'appel de tous les mineurs territoriaux.

L'affaire de la "Lusitania"

Les pourparlers sont interrompus

On a l'impression, à Genève, que les pourparlers de l'Allemagne avec les Etats-Unis sur l'affaire de la *Lusitania* sont virtuellement interrompus et que la crise qui met en présence les deux pays arrive à l'état aigu. Le communiqué officiel transmis cette nuit par le Bureau de la Correspondance viennoise, loin d'atténuer la gravité de la situation, la souligne :

« Les négociations, dit textuellement ce communiqué, sont interrompues. Cette interruption a été causée par la politique électorale et par une immixtion de l'Entente. Il n'en est pas moins surprenant que, malgré les prévisions les plus optimistes au sujet d'une entente désirable, il se soit produit dans les pourparlers des divergences d'opinion qui remettent en question tous les résultats obtenus jusqu'à ce jour. »

Berlin espère encore une solution favorable

Le correspondant à Berlin du *Pester Lloyd*, commentant la note officielle relative aux pourparlers germano-américains concernant la *Lusitania*, dit que les négociations sont interrompues.

Malgré la tournure que prennent les événements, on garde à Berlin, ajoute le correspondant, le plus grand calme et l'on espère qu'au dernier moment on parviendra peut-être à réussir à Washington.

TRIBUNAUX

Le dompteur se croyait médaillé militaire

Le belluaire bien connu dans les fêtes foraines, Amar-Ben-Amed-Ben-El-Caïd, âgé de vingt-sept ans, né en Seine-et-Marne, se trouvait être à l'abri des obligations militaires en raison de sa qualité de fils d'indigène. Cependant il réussit à se faire incorporer, le 2 août 1914. Versé dans la section des automobilistes, il fut blessé pendant la retraite de Charleroi. Le feu s'étant communiqué à son fourgon de munitions, il réussit à l'éteindre, évitant ainsi une catastrophe, ce qui lui valut les félicitations de ses chefs. Le 8 novembre dernier, l'autorité militaire s'apercevant enfin de la situation irrégulière de Ben-Amed le libéra. Le dompteur retourna à Montmartre, où il fut accueilli par les félicitations de ses amis. Devant son étonnement, ceux-ci lui montrèrent les journaux qui publiaient une liste des récents médaillés militaires, parmi lesquels se trouvait le nom de Amar-Ben-Amed, soldat de 2^e classe. Sans aucun doute, il s'agissait bien de celui qui venait d'être félicité par ses chefs. Ses amis lui accrochèrent le ruban, qui fut, comme bien l'on pense, généreusement fêté.

Le dompteur, qui habite rue Rodier, a pour concierge un ancien brigadier de gendarmerie. Ce dernier s'étonna de voir son locataire arborer si soudainement le ruban jaune et vert; il écrivit au gouvernement militaire. Une enquête fut ouverte qui aboutit à l'arrestation de Ben-Amed. Il comparaitra, hier, devant le premier conseil de guerre sous l'inculpation de port illégal de décoration.

Son défenseur, M^{re} Lagasse, a plaidé la bonne foi et a réussi à convaincre les juges, qui ont infligé au belluaire 16 francs d'amende.

[Une "souris d'hôtel"

Devant la huitième chambre correctionnelle comparait, hier, la nommée Estelle Carpentier, vingt-huit ans, connue dans le monde des voleurs sous le nom de « la Souris d'hôtel ». Cette femme a commis à Paris et en province plus de cinquante vols importants qui lui ont valu pas mal de condamnations, dont quelques-unes par défaut, formant un total de quatorze années d'emprisonnement.

Le 28 novembre 1915, la femme Carpentier, en quittant la maison de M^{re} Rumpelmayer, se faisait remettre le manteau de fourrure d'une cliente, vêtement valant 2.500 francs. Deux jours plus tard, se présentant à l'hôtel de Crillon, son bébé sur les bras, elle demandait au groom de lui faire avancer, comme étant sienne, une luxueuse voiture d'enfant qui se trouvait dans le vestibule. Elle y plaça son bébé, et, très dignement, se retira. Or, la voiture appartient à la comtesse de La Murandière. Le même jour, elle s'en fut dévaliser la chambre de son amie, Mlle Coudry, et s'empara des bijoux et des vêtements.

Le 1^{er} décembre, à l'hôtel Edouard-VII, vol d'un manteau de fourrure valant 2.500 francs. Quelques jours après, deux hôtels de la rue d'Amsterdam recevaient la visite de la « Souris » : dans l'un, elle déroba un manchon contenant un sac à main avec 1.100 francs; dans l'autre, elle volait des bijoux et des vêtements.

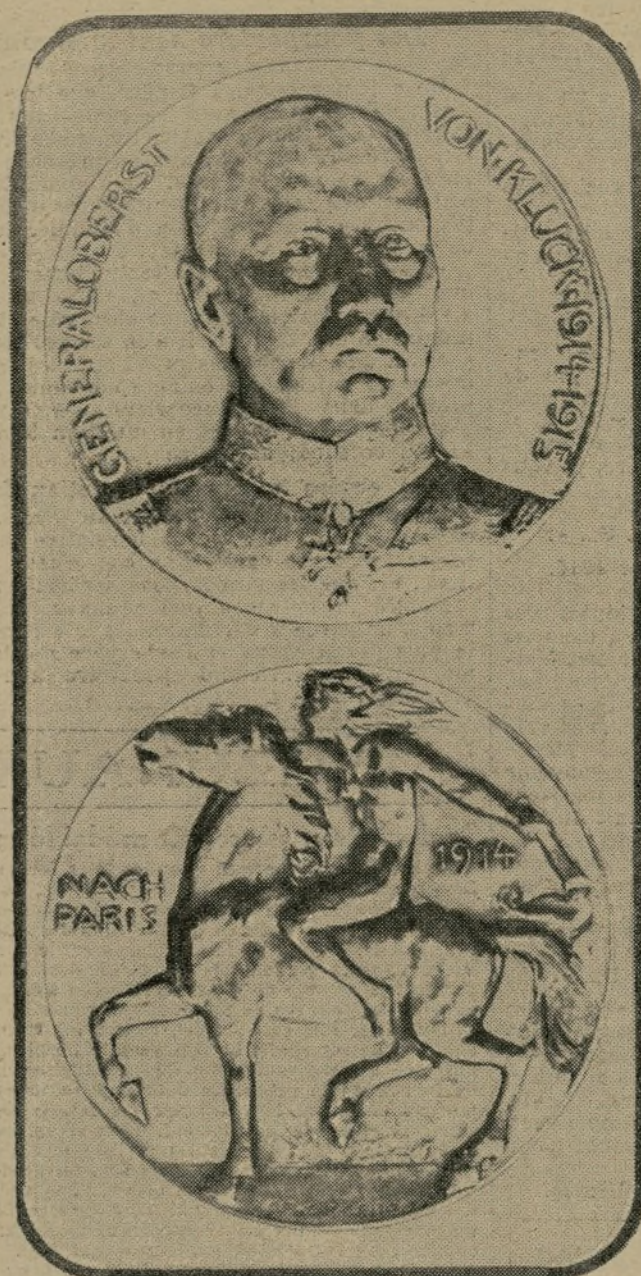
Après plaidoirie de M^{re} Lagasse, le tribunal a condamné Estelle Carpentier à quatre ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Le cambriolage de la rue du Val-de-Grâce

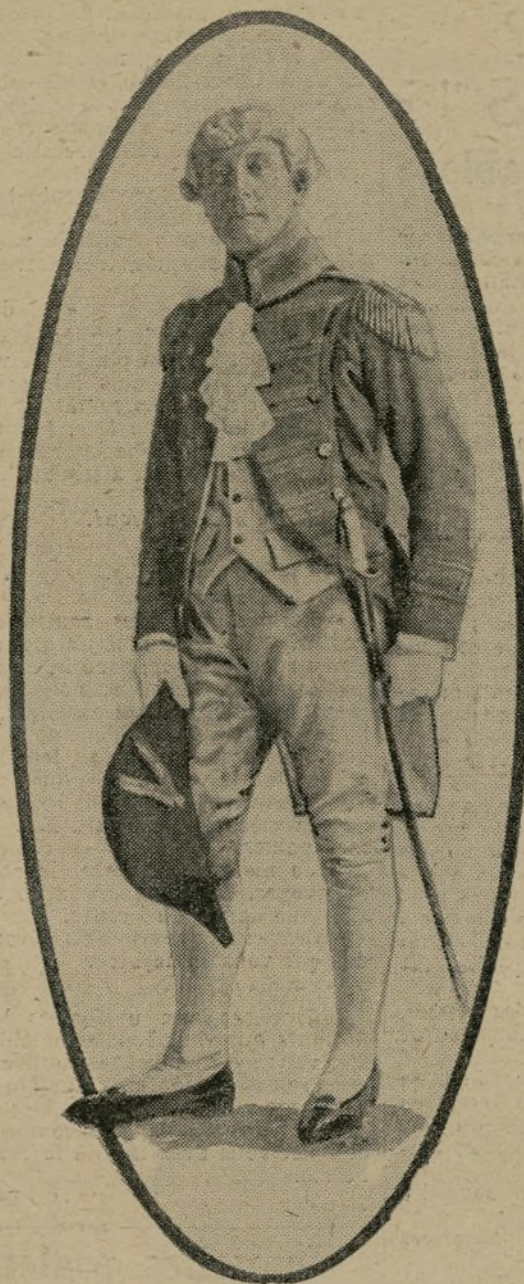
On se souvient du vol de bijoux commis au préjudice de Mme de Pétrkowski, dans son appartement de la rue du Val-de-Grâce. L'enquête ayant fait découvrir l'auteur du cambriolage, un nommé Prochniki, celui-ci fut arrêté. Il déclara comme sa complice la domestique de la victime, Pawloska, qu'il avait ligotée pour éloigner les soupçons. Le tribunal correctionnel condamna Prochniki à dix-huit mois de prison, et la domestique à un an de la même peine. Tous deux faisaient appel, et, hier, la chambre des appels correctionnels élevait et unifiait la peine à trois ans de prison pour chacun.

Vainqueur de Paris!



On a frappé prématurément, en Allemagne, la médaille « von Klück, vainqueur de Paris! » Elle ira rejoindre à la fonte les vieux métaux.

Jellicoe-Nelson



L'amiral Jellicoe, commandant en chef des flottes britanniques, dans le costume de son grand précurseur.

Héroïque fille d'un brave



La fille du général monténégrin Martinovitch — organisateur de la suprême résistance de sa patrie — est Croix aux armées de son pays, et a servi jusqu'à la dernière minute dans un hôpital évacué devant l'ennemi.

Prisonnier évadé



Escorne, soldat du 47^e alpins, a pu regagner son corps sous ce costume hétéroclite avec huit camarades.

Roi des mers!



Les Allemands se sont de même trop pressés d'établir cette autre médaille: Von Tirpitz, vainqueur de la flotte anglaise.

SCÈNES DIVERSES A BORD D'UN NAVIRE-HOPITAL EN ORIENT



INFIRMIÈRES ET BLESSÉS SUR LE PONT



SIDI DEMANDE UN JEU DE LOTO



IL FUME UNE BONNE PIPE



IL HEURE DE LA BARBE



LA DISTRIBUTION DE LA SOUPE

Dans un navire-hôpital, à Salonique, sont soignés un certain nombre de blessés, pour la plupart des troupes noires, qui sont entourés des plus assidus par des dames de la Croix-Rouge. Le séjour à bord leur paraît enchanteur, après les rudes épreuves qu'ils ont subies.

LES CONTES D'EXCELSIOR

On ne saurait penser à tout

Quelques semaines avant la déclaration de guerre du kaiser à la France, le nommé Esteban Vargas, fabricant d'espadrilles à B..., en Espagne, s'en fut trouver le consul d'Allemagne et se mit à sa disposition.

— Mon cher Otto Flegel, lui répondit ce grand fonctionnaire, j'approuve hautement le sentiment qui vous fait agir, d'autant que, personne ici ne vous connaissant sous un autre nom qu'Esteban Vargas, vous auriez pu, sans danger aucun, y demeurer. Il vous a plu de préférer à cette sécurité votre devoir patriotique. C'est très beau. A mon tour de vous en récompenser. Sur mes rapports, le gouvernement de Sa Majesté a eu l'idée de vous appeler à un poste plus élevé dans la hiérarchie de l'Etat que celui même si glorieux de soldat. Il a décidé de vous faire entrer dans le service secret.

— Le service secret ! murmura l'autre, ébloui. Vraiment, Sa Majesté me comble. Je ne sais pas si je suis digne...

— Vous l'êtes, rassurez-vous. Dès ce jour, vous appartenez à ce corps d'élite. Tenez-vous prêt à partir d'un moment à l'autre. On voyage beaucoup dans le métier. Mais c'est pour la gloire de l'Allemagne.

— Hoch ! s'écria Flegel, alias Vargas, et il prit congé de son consul, non sans passer, pour sortir, par une porte dérobée, car il était essentiel que les habitants de B... ignorassent les hautes relations du modeste fabricant d'espadrilles.

Dans l'énorme bouleversement que causa l'annonce de la guerre, quelques jours après, on ne prit pas trop garde aux faits et gestes d'un personnage aussi peu considérable qu'Esteban Vargas. Et c'est pourquoi, lorsqu'il annonça à ses voisins que, décidément trop malchanceux dans le commerce de la chaussure de cordes, il allait tenter la fortune en France comme vendangeur, personne ne protesta. Malgré son excessive politesse, il n'était pas précisément aimé, dans son quartier. On ne savait pas très bien d'où il venait, encore qu'il se prétendit originaire du Chili, qu'il avait quitté depuis douze ans... Enfin, on le laissa partir, sans larmes. Et, au bout de quinze mois, on commençait à l'avoir oublié, lorsqu'il revint.

Dans quel état !...

Lamentable, fripé, sale, déguenillé, hâve et traînant la patte. Sa figure ravagée et creuse, ses yeux ternes, tout en lui avait la déchéance, la misère, le désespoir.

On lui demanda ce qui s'était passé. Il répondit simplement :

— Je viens de France. Ce sont les Français qui ont fait de moi ce que vous voyez.

— Comment ? s'étonna-t-on. Les Français ne sont pourtant point les ennemis des Espagnols ?

— Détrompez-vous, dit Esteban Vargas. Ils nous haïssent. Ce sont des hérétiques, des fous furieux.

Il faut qu'on sache cela, à B... Il faut qu'on apprenne les traitements odieux dont j'ai été victime, dont j'ai failli mourir. Et encore, s'il ne s'agissait que de moi, je ne dirais rien. Mais j'ai assisté à l'agonie de pauvres prisonniers allemands. C'est une monstruosité.

En peu de jours, Vargas devint une manière de personnage, et sa célébrité dépassa les frontières du quartier. Des gens, un peu trop blonds et d'allures bien spéciales, mais enfin pourvus de papiers en règle attestant qu'ils étaient citoyens espagnols, vinrent voir le « martyr des Français ». Ils lui firent proposer par une vague association ouvrière de commencer une série de conférences, où il raconterait ses souvenirs, « pour éclairer l'opinion publique, égarée par les monstrueuses calomnies des Alliés ».

L'affaire fut lancée grandiosement. Des affiches couvrirent les murs de la ville de B..., avec le portrait d'Esteban Vargas, grandeur nature, et un tableau représentant un camp de prisonniers allemands en France : des huttes de sauvages sous la neige. La conférence était gratuite et cinématographique. Elle attira trois cents personnes.

Ces trois cents personnes étaient des âmes simples. Pas une d'elles ne songea à se demander comment un opérateur avait pu accompagner le marchand d'espadrilles dans un milieu aussi fermé. On sait la toute-puissance du cinéma, et qu'il pénètre partout. Un film, c'est toujours « la vérité ».

Celui qui se déroulait tandis que parlait le négociant en espadrilles était terrible. Il commentait pas à pas, si l'on peut dire, le discours impressionnant du conférencier. Exploité indignement par un viticulteur indécrottable, qui prétendait le faire travailler dix heures par jour pour deux francs, sans la nourriture, le malheureux Vargas, suspecté d'ailleurs d'espionnage (je vous demande un peu !) avait été purement et simplement interné, non pas même dans un camp de concentration pour civils, mais, comble d'horreur et raffinement d'infamie ! dans un camp de prisonniers militaires...

Le film relatait fidèlement cette succession de misères.

Au camp, il avait partagé la vie lamentable des pauvres soldats que leur mauvais destin avait fait tomber jusque-là. Il avait mangé leur pain indigeste, leur soupe pourrie. On l'avait dépouillé de son argent, battu. On avait tenté de l'empoisonner.

Le film représentait ces choses. Des lieutenants français, pleins d'élégance et de férocité, étaient les sinistres héros de ce drame saccadé.

Puis Vargas s'était lié avec un pauvre capitaine allemand, amputé des deux bras et qui, miné par le désespoir et la fatigue, allait mourir dans quelques jours.

Le film montrait ce guerrier pitoyable sur son lit de souffrance. C'était à vous arracher des larmes. Des murmures francophobes se firent entendre. Eh ! quoi ! c'étaient donc là les mœurs de ces hérétiques.

NICE RIVIERA-PALACE
Séjour idéal
Merveilleux parc de 30.000 mètres. — PRIX REDUITS

Puis il sursauta encore :
Devant lui, le général, les bras croisés, répétait, pour la troisième fois :

— Vous mentez, monsieur !...

Et il poursuivait, implacable, d'un ton de conviction absolue :

— Je vais vous dire la vérité, moi !... Vous avez su que Felbert vous avait démasqué... Vous avez su que vos misérables intrigues étaient enfin connues... Vous vous êtes douté qu'après avoir fait évader votre complice, il importait pour vous de disparaître !... Et comme Felbert, le courageux garçon, s'attachait à vos pas, ayant ordre de ne point vous perdre de vue, vous lui avez proposé de l'emmener dans les airs... vous lui avez conté que ne sais quoi... Vous êtes un assassin, monsieur !...

— Un assassin !... Mais c'est horrible !... C'est insensé !... Que croyez-vous donc, mon général ?... Parlez ! Parlez !

Le général riposta :

— Certes oui, je parlerai !... Et je vous jetterai votre infamie à la face !... devant tous !... Nobody ! Vous êtes un espion ! Vous êtes un traître ! Vous êtes le complice de cette abominable femme, votre fiancée, disiez-vous, que vous avez fait échapper !... Une première fois, déjà, vous avez voulu tuer Felbert, et c'était à l'instant où vous faisiez monter le malheureux garçon sur un appareil dont vous aviez, avec l'aide de cette femme, rompu les commandes, brisé les tendeurs !... Felbert échappa à la mort... Ah ! parbleu !... vous vouliez avoir votre revanche ! et vous l'avez eue, misérable !... Vous me demandez ce que je crois ?... Eh bien ! tenez ! il y a du sang sur votre appareil, et ce sang témoigne, cela se devine, qu'un homme ligoté de force s'est débattu à cette place pour rattraper la liberté de ses mouvements !... Ce sang,

Des femmes, dans la salle obscure, s'évanouirent.

Puis ce fut la mélancolie déchirante des derniers moments. Le capitaine, au moment de rendre son âme au vieux bon Dieu de son pays, confia à Vargas son terrible secret :

— Mon ami, je meurs. Ce que je vais vous dire, je l'aurais caché jusqu'au bout, tellement c'est révoltant pour l'honneur militaire d'une nation dite civilisée. Ils m'ont assassiné. Je meurs empoisonné par deux balles criminellement envenimées. Les voici...

A ce moment précis, un vaste, un sonore, un irrésistible éclat de rire secoua l'assistance, coupant net l'émotion des plus persuadés.

C'est que l'écran représentait, en effet, quelque chose qui n'était point banal. Dans son exaltation, le capitaine allemand, et aussi pour mieux montrer les fameuses balles à son confident, avait recouvert l'usage de ses bras.

Otto Flegel (alias Esteban Vargas) avait tout simplement omis de faire, avant la première, une répétition privée du film, expédié la veille de Berlin à son consul. Et l'acteur chargé du rôle du capitaine avait complètement oublié, au dernier moment, qu'un manchot reste manchot, même à l'émouvante minute de la mort...

Et c'est depuis ce soir mémorable que, dans la ville de B..., il n'y a plus un seul germanophile.

Francis de Miomandre.

Communiqués

Aujourd'hui, à 2 heures, l'Œuvre du Soldat breton (aide aux combattants et aux prisonniers) donne au profit de l'Œuvre, au Cinéma Récamier, 3, rue Récamier, une grande représentation cinématographique et artistique avec le concours d'artistes des principaux théâtres de Paris.

La commission chargée d'examiner les candidatures au legs Barbet-Batifol (d'une valeur de 15.000 francs) s'est réunie le 11 décembre 1915, à l'Hôtel de Ville, sous la présidence de M. Achille, conseiller municipal. Sur sa proposition, M. le préfet de la Seine a attribué le montant du legs pour 1915 à Mlle Chauffournais (Amélie-Augustine), couturière, demeurant 37, rue du Banquier.

COMBATTANTS et NON COMBATTANTS,
vous tous dont l'organisme est surmené et déprimé par les événements actuels, faites une cure du vrai vin fortifiant et reconstituant à base de jus de viande, le

WINCARNIS

dont 25 années de succès et de cure merveilleuses ont affirmé la valeur et la rapide action bienfaisante. — Il est d'une efficacité certaine dans la CONVALESCENCE.

Essayez une seule bouteille, résultat immédiat. Toutes Pharmacies. Bouteille 5f.; 1/2 bout. 3f. Dépôt G^{al}: SCOTT, 38, Rue du Mont-Thabor, Paris.

OBESITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 5 FÉVRIER 1916

(37)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE XV

Au pilori !

(Suite)

Cette feuille de papier, soigneusement conservée par lui, il la tenait entre ses doigts désolés...

Et voilà qu'elle était blanche, complètement blanche, comme si nulle écriture, jamais, n'y avait été dessinée !...

Les yeux fous, s'arrêtant à ce nouveau mystère, en cherchant la solution avec la crainte de la démenée qui s'emparait lentement de lui, Nobody répéta :

— Felbert m'avait écrit !... Felbert m'avait demandé...

Et Nobody songeait en même temps :

— Ah ça ! je ne me trompe pas !... C'est bien cette feuille de papier sur laquelle il avait laissé son appel ?... Comment donc les lignes ont-elles pu s'effacer ?... S'était-il donc servi de l'une de ces compositions qui disparaissent d'elles-mêmes ?...

c'est le sang du malheureux Felbert ! Vous l'avez tué ! Mais je le vengerai !...

Alors, d'un geste fou, Nobody, hurlant, tira son revolver, se l'appuya sur la tempe...

— Mon général, vous vous trompez !...

Il allait presser la détente, il allait — dans l'impossibilité où il se sentait de se défendre et de prouver son innocence — en finir avec ses horribles tourments...

Le général ordonna :

— Soldats, emparez-vous de ce misérable !

CHAPITRE XVI

"A moi ! Je t'aime !"

Ce même jour, tard dans la soirée, au centre des lignes prussiennes, à quelque distance d'une mesure que protégeait contre la canonnade française un gigantesque drapeau d'ambulance, un dialogue haletant s'engageait entre une sentinelle et un personnage qui n'était autre que Felbert.

Felbert expliquait :

— Mais, sapristi ! c'est entendu ! Je n'ai pas le mot de passe, je le reconnais ! Seulement, qu'est-ce que cela vous fiche, puisque je vous dis de m'arrêter, de m'attacher les mains, de me coller votre canon de fusil sur la tempe, de prendre toutes les précautions que vous voudrez ?... Conduisez-moi à un officier ! C'est tout ce que je vous demande !...

Par malheur pour Felbert, la sentinelle ne voulait pas l'écouter...

C'était un Bavaïois, un soldat assez courageux, à la tête carrée, au front obtus, un véritable Allemand plus entêté que le plus entêté des hommes.

— Au large ! répétait-il.

Felbert insistait :

Ayuntamiento de Madrid

Le quartier aux bombes

Une foule noire grimpe le long des petites rues continues et tortueuses, et se répand à travers le vieux quartier populaire. Les gens qui sont chez eux regardent passer cette foule, et d'une fenêtre l'autre échantonnent leurs impressions.

— Ce n'est pas souvent qu'on voit tant de monde par chez nous.

— Fallait qu'il arrive quelque chose pour qu'on vienne nous voir.

— Et c'est comme ça tous les jours depuis samedi. Faut-il tout de même qu'il y ait des gens qui n'aient rien à faire!

— Qu'est-ce que ce serait alors si les journaux avaient indiqué où c'était!

La rue monte et la foule s'épaissit, on s'arrête devant les maisons quand les vitres manquent aux mètres; mais ce n'est encore rien, on espère mieux :

— Oh! tiens là, regarde, voilà que ça commence.

La façade n'a pas grand-chose, si ce n'est que les vitres ont toutes éclaté; mais, dans la cour, explosion a dû être terrible, car la boutique du marchand de vin qui occupait le rez-de-chaussée a été balayée comme par un cyclone, le comptoir zinc s'incline sur un amas de débris, les armoires et les bouteilles cassées hérissent le sol et le bec de gaz semble couché par un vent d'orage.

Dans le ciel lourd chargé de brouillard — un tel qui semble se faire complice des agresseurs — l'église dresse son clocher noir et sa masse carrée : deux de ses vitraux ont volé en éclats; elle en a tressailli jusqu'à ses fondations, cette petite église de quartier qu'avant samedi on ne voyait que de personnes connaissant.

La foule va plus loin, se heurte aux barrages d'agents, s'écoule par une rue transversale, s'élar-

gissant vers le ciel comme des bras de suppliciés. Un gosse est parvenu à passer sous la corde, et avec des efforts de fourmi traînant un grain de blé, il emporte une grosse branche brisée par le choc.

Sur un banc, une femme allaite son enfant. Sans se soucier de tous ces gens venus de si loin, elle écoute une vieille encore tout émue d'une dispute qu'elle vient d'avoir :

— Vous l'avez entendue, vous l'avez entendue, et c'est ma belle-fille! Depuis que son mari, mon fils, est parti, c'est la même comédie; des gens comme ça, il n'y a pas de danger qu'ils reçoivent des bombes. Heureusement que j'ai mon petit-fils! C'est un trésor, je vous l'dis, ce petit-là; l'autre nuit, il est descendu les pieds nus dans ses savates, sans chandail, sans rien, il est venu près de mon lit : « C'est rien, grand'maman, qu'il disait, c'est rien; as pas peur et puis, tu vois que je suis près de toi. Alors si c'est qu'on meurt, comme ça, on mourra tous les deux. As pas peur que j'te dis. »

Un groupe s'est formé autour de ce banc; quel-

qu'un raconte une autre histoire et puis encore une autre. On commente les événements, on attribue les responsabilités.

— C'est toujours la même chose, il y en a qui ne font pas leur boulot, et ce sont les autres qui trinquent.

Un gosse est très fier : depuis le matin qu'il court il a tout vu, il se moque d'un autre qui arrive.

— Oh! la la! c'est à c'theure-là que tu t'amères, mon pauvre vieux, tu ne verras rien avec tout ce monde-là, et puis les flics qui vous empêchent de passer. Ce matin, c'était bath. Moi j'ai tout vu, le lavoir cassé, les maisons cassées.

L'autre est très vexé; mais il ne veut pas en avoir l'air.

— Ben! moi, je m'en moque de ne pas voir les maisons cassées du moment que je ne suis pas cassé.

La rue des X... est barrée par un cordon d'agents. On ne passe pas, la consigne est formelle; mais il suffit de prendre une rue parallèle et de traverser un passage pour se trouver dans la rue défendue, juste en face de la maison à demi-effondrée. Sur le trottoir sont entassés des gravats, des briques, des moellons, des poutres, des meubles en morceaux, les débris d'une armoire à glace et d'un lit; il y a eu des victimes là; on a retiré sept cadavres des débris. Un jeune homme, qui habite en face, explique ce qui est arrivé; il parle de choses effroyables avec une voix calme et presque gouailleuse; il précise certains détails épouvantables avec une désinvolture qui pourrait paraître du cynisme si on ne connaissait pas le caractère du Parisien des faubourgs qui ne se frappe pas aisément et qui trouve toujours le moyen de tout blaguer, même son propre chagrin. Il y a un permissionnaire aussi qui était là au moment de l'accident, qui toute la nuit a ridé les

à un carrefour. Les maisons avec leurs fenêtres caves de vitres — trous noirs dans les façades — et l'air de regarder avec des yeux morts. Une corde est tendue à travers la chaussée; c'est plus haut qu'il y a le lavoir effondré et l'immeuble coupé en deux; mais on ne va pas plus loin, les agents de ville font bonne garde et l'on s'écrase contre la corde tendue pour voir tout au moins le ou qu'a fait une bombe et un arbre que l'explosion a arraché du sol et projeté au loin avec la verdure du trottoir et les débris de la grille en fonte; les racines de l'arbre se dressent en se tor-

— Voyons! Il s'agit d'un secret d'Etat... J'ai fait tous de dix kilomètres à pied pour arriver jusqu'ici... je ne peux pourtant pas échouer parce que vous êtes un imbécile?... Laissez-moi passer!

— Au large!...

Alors, la colère s'empara de Felbert... D'avoir vécu à Paris, d'avoir passé sa jeunesse parmi les Français, il avait, le misérable, volé au lieu de la race qu'il haïssait un peu de son aïeul.

Felbert, soudain, hurla :

— A moi! l'Homme Noir!

Puis, se jetant en avant, il étreignit la sentinelle à la gorge, la renversa sur le sol, engagea une lutte désespérée avec elle...

Mais, en vérité, Felbert jouait gros jeu! A peine avait-il crié, que la nuit, déserte jusqu'alors, se peuplait de soldats accourus!

Des voix criaient :

— Tiens bon! Nous voilà!

D'autres s'informaient :

— Qu'est-ce qu'il y a?... Que se passe-t-il?... Et, soudain, la porte de la maison voisine fut levée...

Une silhouette tragique, abominable, une silhouette dont la seule vue eût fait trembler les plus braves, se dessina dans un cadre lumineux...

L'Homme Noir se précipitait, armé d'un revolver, dans la direction d'où provenait le tumulte.

— Qui m'appelle? interrogeait-il.

Les soldats savaient-ils, au juste, qui était cet étrange personnage? Assurément non!

Mais dès lors qu'un chef se présentait, ils attendaient docilement que ce chef voulût bien leur donner des ordres!

L'Homme Noir s'avavançait toujours, et Felbert, soudain, se trouva devant lui...

— Sapristi! Vous arrivez à temps! gronda l'espion.

Furieux, il interrogeait :

— Vous avez un revolver?... Sans doute. Que voulez-vous faire?... Mettre six balles dans la peau de cet idiot qui m'empêchait de parvenir jusqu'à vous!

Felbert était furieux...

Comme tous ses pareils, comme tous les espions, il était jaloux de son prestige personnel...

Il ne songeait pas que la sentinelle avait fait son devoir en lui refusant le libre accès de la tente : il voulait la tuer!

Mais l'Homme Noir, en vérité, possédait une suprématie, à laquelle il était impossible de se méprendre.

Sans même hausser la voix, dédaignant la colère du misérable qui se dressait devant lui, l'Homme Noir articulait :

— Ce soldat a mérité la Croix de fer, voilà tout! Quant à vous, suivez-moi!

... L'instant d'après, l'Homme Noir et l'aviateur étaient seuls dans la maison dont la porte venait d'être soigneusement refermée.

— Comment vous trouvez-vous ici?... interrogea brusquement l'Homme Noir. Qu'avez-vous fait de Nobody?

Felbert, avec un haussement d'épaules, expliqua :

— Parbleu! vous devriez vous en douter! Si je suis ici, c'est qu'il ne faisait pas bon pour moi demeurer dans les lignes françaises! Vous avez vu ce bel incendie, tout à l'heure?... Avant de partir, j'ai oublié une allumette dans le dépôt d'essence... Fichtre! quel punch!...

Felbert riait, puis continuait :

— Quant à Nobody, il est dans de jolis draps! Je me suis arrangé pour lui laisser un petit mot

pompiers et qui n'est pas tranquille parce que l'officier qui les commandait a pris son nom...

Le quartier est très ému, on s'en aperçoit aux groupes qui palabrent sur le pas des portes, chez le marchand de vin, chez la fruitière, devant la loge des concierges; mais cette émotion n'est pas épouvantée du tout. Les bombes, c'est quelque chose de neuf dont il faut parler; on accepte les zeppelins comme on a accepté la guerre, comme on accepterait encore d'autres cataclysmes. Les gars sont aux tranchées, ceux qui restent ont leur part de souffrance. Pour parler des tragiques événements ils ont un peu le ton des poilus qui racontent la guerre à ceux qui demeurent dans les bureaux; mais ils se passeraient très bien des caravanes de badauds qui viennent en touristes voir



les dégâts et qui s'extasient sur le pittoresque de ce quartier qu'ils ne connaissent pas et qu'ils n'auraient peut-être jamais vu si les zeppelins n'étaient passés par là.

André Warnod.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Gastao da Cunha, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, va remplacer, comme ambassadeur à Lisbonne, M. Régis de Oliveira, décédé.

NAISSANCES

Mme Jacques Bréguet, née Develle, a mis heureusement au monde une fille, Marie-Louise.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du comte Lanjuinais, ancien député du Morbihan, qui représenta pendant vingt années la circonscription de Pontivy, décédé en son château de Kerguehenec (Morbihan), âgé de quatre-vingt-deux ans. Il avait épousé en secondes noces Mlle de Boisgeline;

De M. Henri Dufaur, conseiller général de Tarn-et-Garonne; Du peintre et critique d'art Gabriel Guérin, décédé à l'âge de quarante-cinq ans des suites d'une maladie contractée pendant ses fonctions de G.V.C., sur la ligne de Belfort;

De Mme Gustave Bidou, décédée 140, avenue Malakoff, tante de notre confrère, M. Henry Bidou, rédacteur au Journal des Débats;

Du baron Dufour, décédé à Saint-Germain-en-Laye. De M. Louis-Auguste Rioult, comte de Neuville, décédé au château de Livet, âgé de quatre-vingt-trois ans;

Du capitaine de La Bachellerie, comte de Châteauneuf, décédé à quatre-vingt-trois ans, à Eymoutiers (Haute-Vienne);

COMPTABILITE 53, rue de Rivoli, 53 PARIS PICIER

fantastique, un petit mot qu'il invoquera, à coup sûr, et qui achèvera de le confondre... une recette d'encre sympathique que je possède, et qui peut rendre des services. Je vous expliquerai cela plus tard!... En tout cas, on le fusillera demain, Nobody!

Felbert ricanait. Il vit qu'un éclair de satisfaction avait brillé dans les yeux de l'Homme Noir.

— Vous êtes content? interrogeait-il.

Mais l'Homme Noir était toujours impassible. Il répliqua, paisible :

— Vous avez accompli votre mission, c'est bien! Vous aurez la Croix de fer!

— Comme la sentinelle? protesta l'aviateur.

— Comme la sentinelle! fit tranquillement l'Homme Noir. Aux yeux du pays, vous et ce soldat, vous avez également rempli votre devoir!

Felbert, à cet instant, comprit qu'il n'était pas nécessaire d'insister, que cela même pouvait présenter de terribles inconvénients.

L'Homme Noir, d'ailleurs, l'interrogeait à nouveau :

— N'avez-vous rien d'autre à me dire?

— Rien d'autre à vous dire? Que si!

— Eh bien! parlez!

— Nul ne peut-il m'entendre?

L'Homme Noir haussa les épaules :

— Où je suis, affirmait-il, on peut être certain que les murs n'ont pas d'oreilles. Quel est ce secret qui vous préoccupe?

Felbert eut un éclat de rire, à la fois moqueur et méprisant :

— Le secret qui me préoccupe, parbleu! c'est un secret qui vous touche...

— Moi? interrogea l'Homme Noir.

(La suite à demain.)

Les moyens de défense contre les zeppelins

Les zeppelins viennent de réapparaître au-dessus de Paris et des villes anglaises sous le prétexte fallacieux de s'attaquer à des forteresses. Comme toujours, ils se sont acharnés à couvrir de bombes de paisibles agglomérations de non-combattants. Si aucune position militaire n'a été bombardée par eux, par contre des femmes et des enfants ont été tués, nouvelles victimes de la barbarie teutonne.

Les dirigeables qui sont venus nous visiter appartiennent au nouveau type conçu il y a environ six mois. Le constructeur allemand a conservé certaines caractéristiques des anciens modèles. Ce sont toujours des ballons d'un cubage élevé, atteignant ou même dépassant 20.000 mètres cubes. Comme par le passé, ils sont constitués d'une carcasse rigide en aluminium. Des cerceaux, dont la rigidité est obtenue à l'aide de rayons disposés comme dans les roues de bicyclette, sont placés à l'intérieur de cette carcasse métallique afin de lui donner la résistance nécessaire.

Entre ces cercles de soutènement se trouvent ainsi des sortes de chambres, au nombre de quinze généralement, qui renferment autant de ballons de tissu caoutchouté dans lesquels on introduit l'hydrogène. Ces ballonets, indépendants les uns des autres, sont séparés par des sortes de réservoirs remplis d'eau et servant de véritables sacs de lest, l'équipage du zeppelin pouvant les vider à volonté lorsqu'il devient utile de donner au dirigeable une vitesse ascensionnelle rapide et immédiate.

Par contre, la forme du zeppelin a été considérablement modifiée et, pour cela, les Allemands se sont inspirés des recherches d'un Français. Ils ont abondamment l'ancienne forme qui rappelait assez celle d'un prisme à nombreux côtés et coiffé de deux calottes coniques. Leur dirigeable a maintenant la forme d'un poisson; effilé vers l'arrière, il navigue le gros bout à l'avant. Ces modifications ont eu pour effet de lui donner une vitesse horizontale beaucoup plus grande, puisqu'il peut avancer à une vitesse moyenne de 100 kilomètres et même posséder, par moments, une vitesse de 115 kilomètres à l'heure.

La pointe creuse portant à ses deux extrémités une nacelle avec un moteur puissant, a été conservée; mais elle a été aménagée de façon à recevoir un armement plus considérable. Dans le couloir, long de près de 60 mètres, qui relie les deux nacelles, ont été disposés de petits réduits. Chacun d'eux est aménagé dans un but déterminé. Il y a la chambre aux bombes, avec les appareils de lancement, la petite salle pour la T.S.F., des sortes de plates-formes où sont fixées les mitrailleuses et les canons destinés à chasser les avions qui tenteraient d'attaquer le dirigeable. Ces postes de combat ont été puissamment perfectionnés, puisque le zeppelin actuel est muni de 6 mitrailleuses et de 2 canons légers, analogues aux petits canons de marine. Il possède, en outre, un projecteur puissant afin de repérer sa marche si l'obligation s'en fait sentir.

Comme les zeppelins ne naviguent que la nuit pour remplir leurs tristes missions, il est évidemment difficile de leur donner la chasse, étant donné que même dans un ciel étoilé ils sont totalement invisibles, car ils voguent à des hauteurs voisines de 2.000 mètres. Pour pouvoir se préserver de leurs attaques, il est nécessaire d'être renseignés sur leur venue, de les dépister de loin en un mot. Disons que le camp retranché de Paris est pourvu d'appareils microphoniques qui ont déjà rendu de grands services. Sortes de grands pavillons de graphophones associés par quatre, ils emmagasinent les vibrations de l'air dues au lointain ronflement des moteurs du zeppelin et permettent de situer dans quelle direction et à peu près à quelle distance du poste d'observation évolue le dirigeable. C'est ainsi qu'il y a quelques mois un de nos observateurs constatait qu'un zeppelin survolait une de nos villes située à mi-chemin entre Paris et le front. Il téléphonait immédiatement au poste de surveillance de cette ville où rien d'anormal n'avait été signalé. Le dirigeable, bientôt repéré, était violemment canonné et s'empressait de rebrousser chemin.

Lorsqu'un pirate de l'air est ainsi signalé et si sa marche sur Paris n'est pas arrêtée, il faut le démasquer dans le ciel afin de pouvoir employer contre lui les moyens de défense susceptibles d'en traverser son action. Les projecteurs remplissent ce rôle utile, à condition qu'ils soient puissants et que leur portée soit considérable. Il est évident que Paris n'est pas suffisamment pourvu de ces appareils. L'un d'eux semble répondre à toutes les exigences; les autres ne donnent qu'un pinceau de lumière trop mince pour fouiller le ciel avec succès. Le camp retranché devrait être muni d'une douzaine de projecteurs capables de fournir des faisceaux lumineux larges et puissants, de façon

que l'ombre céleste disparaisse en grande partie lors de la recherche des zeppelins.

Les moyens de défense ou d'attaque proprement dits sont variables, chacun ayant sa valeur propre. Disons tout de suite qu'ils sont susceptibles de donner d'excellents résultats s'ils sont employés à tour de rôle et suivant les circonstances.

Les canons antiaériens sont d'un grand secours, bien que jusqu'ici ils n'aient pu abattre aucun dirigeable. En admettant même que nos artilleurs soient incapables, et cela n'est pas prouvé, de placer un obus fusant assez près du zeppelin pour l'endommager, l'effet moral qu'ils provoquent sur l'équipage du navire aérien est toujours suffisant pour lui faire suspendre sa mission. Les canons doivent être utilisés de deux manières. Pris dans nos batteries de 75, dont le tir rapide permet seul un emploi rationnel, ils rendent de grands services s'ils sont disposés en un grand nombre de points rapprochés autour de Paris. Que le zeppelin soit emprisonné dans la lumière aveuglante du projecteur, ou qu'il n'ait pu encore être repéré, le rôle de ces pièces doit être d'effectuer un tir de barrage en lançant sans arrêt des obus à des hauteurs différentes variant de 1.500 à 3.000 mètres. On obtient ainsi une véritable barrière de feu au milieu de laquelle le dirigeable ennemi n'osera jamais s'engager. Nos canons de 75 rendent encore des services signalés s'ils sont montés sur automobile. Ces auto-canon, dont nous possédons, tout au



Un 75 contre engins aériens en position

moins au front, d'excellents modèles, ont alors pour mission de prendre en chasse les zeppelins, de les poursuivre en filant à toute vitesse sur les routes et de les canonner avec rapidité chaque fois qu'un projecteur leur indique le point où se trouve l'ennemi.

L'avion constitue un autre moyen de défense contre les zeppelins. Cependant, tous les types d'avions ne sont pas propres à ce travail. Ainsi certains de nos biplans armés d'une mitrailleuse sont inutilisables pour cette lutte contre le mastodonte. Leur vitesse à peine égale à celle du zeppelin, leur armement, les mettent en mauvaise posture pour se mesurer efficacement avec celui-ci. En admettant que, grâce à l'habileté du pilote, le biplan échappe au tir des mitrailleuses et des canons allemands, il ne pourra réussir à faire le moindre mal au dirigeable. Celui-ci, avec son cloisonnement, peut avoir sa carcasse et quelques-uns de ses ballonets perforés par plusieurs balles, sans être sérieusement gêné dans sa navigation. Ses ballonets intacts lui permettent de continuer sa route avec plus ou moins de facilité.

Les avions rapides et les avions-canon, par contre, sont des appareils redoutables pour le zeppelin. L'avion rapide, dont la vitesse atteint 150 kilomètres à l'heure, peut harceler l'ennemi, échapper à ses coups, essayer de le survoler et réussir à jeter une bombe incendiaire sur son enveloppe. C'est alors la fin du mastodonte allemand qui vient s'abîmer sur le sol par suite de l'explosion qui suit l'incendiation de l'hydrogène. L'avion-canon, à condition que le petit canon de marine dont il est pourvu soit monté sur un appareil à vitesse horizontale et ascensionnelle suffisante, est encore un ennemi dangereux pour le pirate allemand, en raison des dégâts que cause l'éclatement de l'obus en explosant sur la carcasse.

Il existe enfin un dernier moyen de se défendre contre les zeppelins : c'est de leur opposer des dirigeables. Il ne faut cependant pas utiliser de dirigeables souples et d'une seule pièce, dont le sort est à la merci de la moindre déchirure de l'enveloppe. De tels dirigeables seraient infailliblement les victimes des zeppelins. Il faut envoyer contre ces derniers des aérostats cloisonnés, résistants, bien armés, qui joueraient incessamment le rôle de patrouilleurs de l'air et pourraient lutter à armes égales avec l'ennemi.

Il est vrai que le dirigeable n'est pas en honneur chez nous et qu'il existe chez certains de nos techniciens une certaine prévention contre cet engin de guerre. Mais Henri IV a dit que Paris valait bien une messe. Disons, sans être Henri IV, que Paris vaut bien qu'on lui fasse une concession.

L'IMPOT sur les bénéfices de guerre

Le projet de la commission du budget

La commission du budget a arrêté son texte définitif sur le projet de loi concernant l'établissement d'une contribution extraordinaire sur les bénéfices exceptionnels de la guerre. Le rapport de M. Raoul Péret va ainsi être distribué à domicile, de manière que la discussion puisse venir la semaine prochaine devant la Chambre.

Le projet de la commission est plus étendu que celui du gouvernement en ce qui concerne les assujettis à la contribution extraordinaire. Il applique celle-ci :

- 1° A toutes les personnes et sociétés qui accomplissent ou ont accompli, à titre habituel ou accidentel, des opérations réputées par la loi actes de commerce;
- 2° A toutes celles qui, sous une forme quelconque, prêtent ou ont prêté leur entremise moyennant rémunération à l'accomplissement d'une opération commerciale;
- 3° Aux exploitants d'entreprises assujetties à la redevance proportionnelle prévue par l'article 33 de la loi du 21 avril 1810.

Voici comment le projet de la commission fixe le taux de la contribution :

La contribution extraordinaire est calculée sur la fraction du bénéfice net, réalisé pendant chaque période d'imposition, excédant le bénéfice normal moyen d'après un double tarif établi ainsi qu'il suit :

1° Sur la partie de l'excédent :	
Inférieure ou égale à 1/5 ^e du bénéfice normal	5 0/0
Comprise entre 1/5 ^e et 2/5 ^e	10 0/0
— 2/5 ^e et 3/5 ^e	15 0/0
— 3/5 ^e et 4/5 ^e	20 0/0
Supérieure à 4/5 ^e	25 0/0

2° Sur les fractions successives du bénéfice imposable :

Inférieure ou égale à 20.000 fr.	5 0/0
Comprise entre 20.001 et 50.000	10 0/0
— 50.001 et 200.000	15 0/0
— 200.001 et 500.000	20 0/0
Supérieure à 500.000	25 0/0

Le bénéfice normal moyen est calculé sur les trois années, ou exercices antérieurs à la déclaration de guerre.

Le boycottage des produits allemands

L'Association des voyageurs de commerce qui comprend environ 450 membres représentant les plus grandes maisons d'Europe et d'Amérique a tenu, ces jours-ci, son congrès annuel à Durban.

Si les délibérations du congrès ont porté, en grande partie, sur des questions intéressant plus particulièrement la situation des voyageurs de commerce, les membres présents n'ont pas manqué de marquer, à plusieurs reprises, leur intention d'exclure d'une façon permanente de ce marché les produits de fabrication austro-allemande pour les remplacer par des marchandises d'origine britannique ou française.

Au banquet qui a clos le congrès, et auquel assistaient M. Nicault, consul de France, ainsi que plusieurs députés et sénateurs, notamment le maire de Durban, M. Nicolson, en portant le toast des Alliés, a célébré l'exemple donné au monde entier par la France qui, a-t-il dit, « a non seulement appelé sous les drapeaux tous ses hommes valides et mobilisé sa population entière, mais a aussi accepté stoïquement les plus lourds sacrifices en vue de rejeter l'ennemi hors de son territoire et de mener la guerre à une issue victorieuse certaine ».

Ces paroles ont été reçues par de vifs applaudissements suivis d'acclamations prolongées et de cris de : « Vivie la France ! » pendant que l'orchestre jouait la Marseillaise, entonnée par toute l'assistance.

En des paroles chaleureuses et applaudies, M. Nicault a remercié le maire de Durban de son discours.

Morts au champ d'honneur

Le commandant Broquette, du 119^e d'infanterie, tué le 27 septembre, décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre.

Les capitaines : André Bourlet, de l'artillerie, ingénieur des Arts et Manufactures, cité trois fois à l'ordre, chevalier de la Légion d'honneur, tué en Serbie, après huit mois de campagne en Orient (Bardanelles et Serbie); de La Forge de Bellegarde, de la cavalerie; Paul Bonnet, tué le 2 janvier; Léon-Alexandre Laurent, du 9^e rég. de marche de zouaves, tombé le 25 avril 1915, âgé de trente-trois ans, cité à l'ordre du jour; Lembezat, du 36^e rég. d'infanterie, tombé âgé de trente-huit ans.

Le lieutenant Mercadier, porte-drapeau au 152^e rég. d'infanterie, décoré de la croix de guerre, tombé le 29 décembre, âgé de trente-neuf ans.

Les enseignes de vaisseau : Yves Nouët de Kerangue, du 3^e rég. de canonniers marins, cité deux fois à l'ordre de l'armée, proposé pour la Légion d'honneur, tombé âgé de vingt-sept ans. Son frère, le sous-lieutenant aviateur Albert Nouët de Kerangue, âgé de vingt-quatre ans, cité deux fois à l'ordre de l'armée, proposé pour la Légion d'honneur, a été blessé mortellement au Bourget; Yves Augagneur, embarqué sur le contre-torpilleur Carquois pour le service de la France, mort accidentellement à Dunkerque, le 17 novembre 1915, âgé de vingt et un ans.

Les sous-lieutenants : Napoléon Chini, du 67^e chasseurs alpins, fils du docteur Chini, mort le 9 janvier 1916; Charles Duplay, décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire, mort à vingt-deux ans; Noël Simon, 2^e tirailleurs algériens.

Le maréchal des logis Pierre de Billy, du 1^{er} rég. d'artillerie.

Le caporal Jean Férier, agent de liaison au 89^e d'infanterie, tombé le 28 février 1915, à l'âge de vingt et un ans.

Le brancardier Philippe de Commines, ingénieur agronome, décoré de la croix de guerre.

LA VIE INTELLECTUELLE

Journal d'un soldat prisonnier

Le hasard a voulu qu'un de nos écrivains français les plus sympathiques naguère à la pensée allemande et qui, en 1913, avait séjourné chez les Allemands, qui avait enquêté avec une curiosité cordiale dans les milieux politiques, dans les milieux intellectuels de l'Empire, retournât au début de septembre comme prisonnier en Allemagne... M. Gaston Riou, soldat ambulancier, fut, en effet, capturé en Lorraine annexée lors des premières actions militaires. Il est revenu maintenant, chargé d'impressions, chargé de souvenirs, toujours préoccupé de découvrir et de dire la vérité.

Il n'a point de haine. L'esprit de vengeance furieuse ne l'anime pas. Il a constamment souci de la justice. Il veut être équitable même envers ses bourreaux; et, au surplus, il ne se flatte même pas d'avoir été la victime de bourreaux singuliers. Il voit dans les Allemands des hommes comme les autres hommes, bornés et assez sots, et, à parler franc, plus bêtes encore que méchants.

Mais M. Gaston Riou est d'âme évangélique. Il note sans indignation les manifestations de rage épileptique par lesquelles les Allemands et « les épouses allemandes » accueillent les convois de prisonniers.

La vue du brassard de la Croix Rouge semble les irriter particulièrement. Les femmes ne manquent pas cette occasion d'affirmer leur supériorité sur les hommes, et M. Gaston Riou les décrit : œil meurtrier, mains crispées, naseaux larges et reniflants, lèvres vineuses, figures grimaçantes, groins de Méduses. Et elles crient : « A mort! à mort! les ambulanciers! Les voilà, ceux qui achèvent nos blessés! »

Elles le crient parce qu'elles le croient. Criminels sont ceux qui les forcent à croire. On se reporte, malgré soi, à la lettre citée par Edouard Herriot, dans la préface qu'il a mise au livre de Gaston Riou :

« Chers parents, ne croyez pas que les Français soient si dépourvus de kultur! Tout au contraire; car ici le service sanitaire est bien plus avancé qu'en Allemagne. Car je vais vous dire notre soit à Mourmelon : nous gisions là, tous blessés allemands; nos troupes reculaient, abandonnant environ trois cents blessés avec un médecin et trois infirmiers. Voici venir dans les baraquements beaucoup de soldats français qui nous annonèrent la main à tous. Un uhlán qui avait un bras emporté et auquel manquaient quatre doigts de l'autre main ne put le faire. Alors le caporal français lui donna un baiser sur la joue! Alors, tous se mirent à pleurer, jeunes et vieux. Aucun de nos sous-officiers ne ferait une chose pareille. Ils nous donnèrent aussi tout ce qui leur restait. »

M. André Warnod a donné des impressions de prisonnier de guerre qui sont extrêmement émouvantes par leur simplicité. M. Gaston Riou entre davantage dans le détail de l'impression et de l'émotion. Il analyse, il note, il analyse encore. Il ne veut point faire trop de place au sentiment. Point de pathétique. Point de mélodrame, mais du drame néanmoins. Et, dans cette peinture modérée, la vie du prisonnier de guerre apparaît bien douloureuse et bien misérable.

Le malheur est que M. Gaston Riou affaiblisse l'émotion par la préciosité. Il a plus que le goût — il a la manie — de la préciosité. Il est tels genres de livres où la préciosité est décidément un défaut. Défaut éclatant dans l'ouvrage de M. Gaston Riou, *Aux écouttes de la France qui vient*. Là, M. Gaston Riou se montrait un prophète ardent et loyal. Mais il était un prophète minaudier. Ceci gâtait cela. Maintenant, il est prisonnier et il écrit le *Journal d'un simple soldat. Guerre, Captivité, 1914-1915*. Il va faire un récit grave et pittoresque. Certes! Mais il ne s'abstient pas non plus de faire de petites mines. Et sa mélancolie loin de la femme aimée est on ne peut plus galante.

Mais Gaston Riou est voué par instants à la mignardise littéraire. Le plus souvent, il se contente d'écrire avec une élégance assez forte, bien qu'elle ne cesse presque jamais d'être apprêtée. Et il est assidûment un très bon observateur des hommes et des choses.

Son journal contient donc tous les éléments des journaux de prisonniers. Détresse matérielle et morale. Les heures d'espoir, les heures d'abattement. L'ingéniosité des uns et des autres pour user le chagrin. Les incidents inattendus de la vie. Les nouvelles apportées du dehors et qui se déforment et qui se dénaturent, prêtent à tous les optimismes, engendrent les pires pessimismes... L'attente incessante du lendemain. L'arrivée du courrier. La lettre qu'on écrit.

Mais il faut convenir que le journal de Gaston Riou a une originalité. Ce prisonnier observe les Allemands plus encore que ses camarades de prison. Et il lui plaît de séparer la foule allemande des gens qui la dirigent. « Ce sont de bonnes natures, dit-il des Allemands, point compliquées du tout, un tantinet serviles, lourdes d'un infini de siècles de soumission silencieuse. On sent si

bien qu'ils n'ont pas fait leur Révolution et que, en dépit du droit de suffrage et du Reichstag, le moyen âge féodal sommeille au fond de leurs moelles! (sic).

Il y aurait bien, ce me semble, contradiction entre cette résignation passive du peuple aux ordres de la caste guerrière qui le tyrannise et la virulence des mégères lorsque passent les convois de prisonniers. Gaston Riou, habile à raisonner, vous prouvera que la contradiction est plus apparente que réelle. Au surplus, il n'est pas temps de conclure ce débat. Nous verrons quand la guerre sera finie. Et peut-être que le peuple allemand prendra soin de se révéler à nous tel que le vit Gaston Riou... Quelques personnes en éprouveront alors de la surprise. Mais Gaston Riou ne se tiendra pas d'aise car il a foi dans la bonté des hommes, de tous les hommes.

C'est pourquoi il écrit, en attendant, un récit de bon prisonnier gai, sensible, généreux et bienveillant.

J. Ernest-Charles.

Les lettres aux armées

Nous avons adressé la lettre que l'on va lire, il y a quelques jours, à ceux des hommes de lettres — sur le front — dont nous avons recueilli les adresses dans le si précieux Bulletin des Ecrivains. Diverses réponses nous sont déjà parvenues. Disséminées dans tous les secteurs, beaucoup d'autres camarades nous sont inaccessibles par courrier, mais nous avons pensé que peut-être Excelsior tomberait sous leurs yeux et qu'en somme y publier notre lettre circulaire était le meilleur moyen de la leur faire connaître. La voici. Sous peu nous ouvrirons donc la rubrique des « Lettres aux Armées », et nous savons d'avance que nos correspondants la feront agréable à consulter.

Mon cher confrère,

Excelsior continue à s'intéresser à tous les gestes de nos Poilus, et parmi eux il n'oublie pas les camarades hommes de lettres. Il a aujourd'hui le dessein d'ouvrir à leur intention une tribune où il leur sera possible de prendre contact les uns avec les autres, et, s'ils le désirent, de faire connaître au grand public de l'arrière leurs projets d'écrivains pour le temps de paix.

Nous serions donc disposés à publier dans nos colonnes les indications que vous pourriez nous donner sur les ouvrages auxquels vous songez déjà et que vous entreprendrez aussitôt qu'il vous sera possible.

Nous pensons que cette proposition vous sera agréable, et, dans l'attente de votre réponse, nous vous prions de trouver ici, mon cher confrère, tous nos vœux ainsi que l'expression de nos meilleurs sentiments.

Nos amis sont priés d'adresser leurs réponses à M. Le Veilleur (Les Echos).

LE SAC A MAIN

Imagine-t-on qu'une femme puisse sortir sans son sac à main?... Evidemment non!... Il recèle tous les bibelots utiles et aussi toutes les indispensables inutilités dont nous ne saurions nous passer. Le sac que nous emportons avec nous à toute heure s'assortit à la tonalité de notre robe et s'harmonise au genre de notre toilette. Pour le matin, lorsqu'on porte un tailleur simple ou un manteau pratique, on reste fidèle au sac de cuir, pas fragile et très commode pour serrer le carnet de notes, les échantillons, le stylo et les menus papiers dont on a besoin de s'encombrer. Il se fait en pique ou en maroquin à grain fin, ou en cuir verni, le plus souvent bleu ou noir, avec monogramme d'or ou d'argent. La forme pochette à rabat simple ou double, qui trouve facilement place dans le manchon, est le plus souvent celle qu'on choisit.

La grande vogue est actuellement aux sacs de tissu de tous genres et de toutes teintes, et les beaux fermoirs anciens ou seulement genre ancien sont pour cela très recherchés. Voici trois modèles très différents qu'il n'est point impossible, avec un peu d'habileté et de loisir, de faire soi-même. Le premier est en taffetas vert avec volants de dentelle d'or, guirlande de roses rococo, et picots et cordelière également en or vieilli. C'est le sac coquet pour accompagner la petite robe du jour ou du soir. La pochette allongée, croquée au-dessous, est en peau de daim souple ourlée d'un gros point en lanière de cuir d'une autre teinte, et ruban et gland du même cuir : c'est le sac à main pour les visites et les courses de l'après-midi. Le troisième modèle est fait d'une soie vieillotte aux tons passés; il servira pour emporter l'inséparable tricot quand on va passer l'après-midi chez une amie; en toile ou en coton, il sera le sac pratique dans lequel maman ou nounou emporteront le goûter et le tablier de jeux des enfants...

Jeanne Farmant.

1. Sac de taffetas et dentelle.
2. Pochette de peau de daim.
3. Sac de soie ancienne.



THÉÂTRES

Aujourd'hui, à l'Opéra. — A 2 heures, matinée exceptionnelle organisée par la Société des Auteurs et Compositeurs de musique, au profit des artistes malheureux. Programme : 1. *Marche héroïque et Gloire*, de C. Saint-Saëns, soli : MM. Lafitte et Delmas. Les chœurs et l'orchestre de l'Opéra et la musique de la garde républicaine, sous la direction de l'auteur ;

2. Première représentation de *la Forêt sacrée*, tableau allégorique de René Fauchois, joué par Mmes Bartet, Delvair, Madeleine Roch, Louise Silvain, Dussane, Yvonne Ducos, Colonna Romano, Guittini, Emilienne Dux et M. Albert Lambert, de la Comédie-Française. Solo final de Ch. Pons chanté par Mlle Chenal. Danse par Mlle Madge Merny, de l'Opéra-Comique.

3. Premier acte de *Don Pasquale*, de Donizetti, chanté par Mme Elvira de Hidalgo, MM. Fernando Carpi, Guglielmo Nicola, Giuseppe Danise, sous la direction du maestro Arturo Vigna.

4. Intermède : Mmes Marguerite Carré, Marthe Chenal, Mary Garden, Marguerite Mérentié.

5. Ballet : *la Fête chez Thérèse*, *Javotte*, *les Deux Pigeons*, *Sylvia*, *la Korrigane*, *l'Etoile*, *le Cid*, par Mmes C. Zambelli, Aida Boni, Marthe Urban, Meunier, Léa Piron, G. Couat, Barbier, MM. Aveline, Paul Raymond, tous les sujets et tout le corps de ballet de l'Opéra.

6. *Sainte-Russie*, tableau populaire chanté par Mme Félic Litvinne, M. Michel d'Ariel, les chœurs de l'Eglise russe et les chœurs de l'Opéra, sous la direction de M. C. Bourdeau.

Pour cette représentation, MM. Büsser et Bachelet partageront avec les auteurs la direction de l'orchestre.

A l'Opéra-Comique. — On donnera demain, en matinée, à 1 heure 1/2, *le Juif polonais* avec M. Jean Périer, Mmes Edmée Favart, Brohly, de Creus, Berthaud, Audoin, etc. L'orchestre sera dirigé par M. Camille Erlanger. On commencera par *Cavalleria rusticana* (Mlle Mad. Mathieu, Paillard, Vaur). Soirée à 8 heures, *Werther* (Mlle Lucy Arbell, Vaultier, MM. Darmel, Vaur, Azéma, etc.).

Les spectacles de la semaine sont fixés comme suit :

Jeudi, matinée à 1 h. 1/2, *le Jongleur de Notre-Dame* (Mlle Marthe Chenal, MM. Allard, Azéma, Paillard, etc.); *Pagliasse* (Mlle Brunet, MM. Fontaine, Henri Albers). Samedi, soirée à 7 h. 1/2, *Carmen* (Mlle Brohly, Vallin-Pardo, MM. Lheureux, Vaur, Mlle Sonia Pavloff). Dimanche 13, matinée à 1 h. 1/2, pour les débuts de Mlle Brohly, *Lakmé* (MM. de Creus, Henri Albers, Ghasne); *les Noces de Jeannette*. Soirée à 7 h. 1/2, *Manon* (Mlle Marydorska, MM. Fontaine, Jean Périer, Allard, Mlle Sonia Pavloff).

Dernières. — Vous n'avez rien à déclarer? terminera sa carrière le vendredi 11 janvier. *Coralie et Cie*, de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin, avec Félix Galipaux, Mmes Yrven, Delmarès, Rosine Maurel, Terke Lyon, MM. Coradin et Villot, comme interprètes, passera le samedi 12 février.

Matinée à l'Odéon. — Aujourd'hui, en matinée, à 2 heures, *Charles II et Buckingham* (MM. Lehmann, Bertin, Yonnel, Bullier, Mlle Bertrande et Falconetti).

L'administration de l'Odéon informe les spectateurs qu'ils pourront se procurer au contrôle du théâtre, pendant les entr'actes, des tickets de Métropolitain et de Nord-Sud, 1^{re} et 2^e classes, au tarif ordinaire. Ils auront, de cette façon, l'accès des quais sans avoir à stationner aux guichets de distribution des billets.

Chez Sarah-Bernhardt. — *L'Aiglon* n'aura plus que trois représentations : ce soir samedi, demain dimanche, matinée et soirée.

Aux Capucines. — Demain dimanche, à 2 h. 1/2, nouvelle matinée du grand succès, *En franchise!* la triomphale revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier ; *A l'étage au-dessus*, la fine et amusante comédie de M. Maurice Hennequin, et *Oh! pardon!* le joli prologue de M. René Chaveval avec toute la brillante interprétation du soir, miss Campton, Mlle Méridol, Berns, Albany, Darlys, Carel, Calvet, MM. Berthez, Etchepare, Grouillet, Signoret jeune, G. Bataille, etc., etc.

SAMEDI 5 FEVRIER

Comédie-Française. — A 7 h. 45, *le Dédale*. Opéra-Comique. — A 7 h. 1/2, *la Tosca*. Odéon. — A 8 h., *Severo Torelli*.

Ambigu. — A 8 heures, *Sherlock Holmes*.

Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), *la Belle Aventure*.

Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 1/2, *l'Ecole des civils*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *les Soirs, Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise!* revue ; *A l'étage au-dessus!* Oh! pardon!

Châtelet. — A 7 h. 55, *les Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 30, *Ferdinand le Noceur*.

Déjazet. — A 8 heures, *les Flancs de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer?*

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Angoisse*, *le Siège de Berlin*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit* ; *J'm'en f... !*

Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *L'Aiglon*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Joséphine vendue par ses sœurs*.

Variétés. — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Palma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Ma Gosse*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions. Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, Régina Badet dans *Sadounah*; *Sebdul après l'occupation des Alliés*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (21, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Le Rêve d'Yvonne*, *le Baiser mortel* (suite des *Mystères*. Actualités militaires : *Salonique, la guerre des mines*).

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir., trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

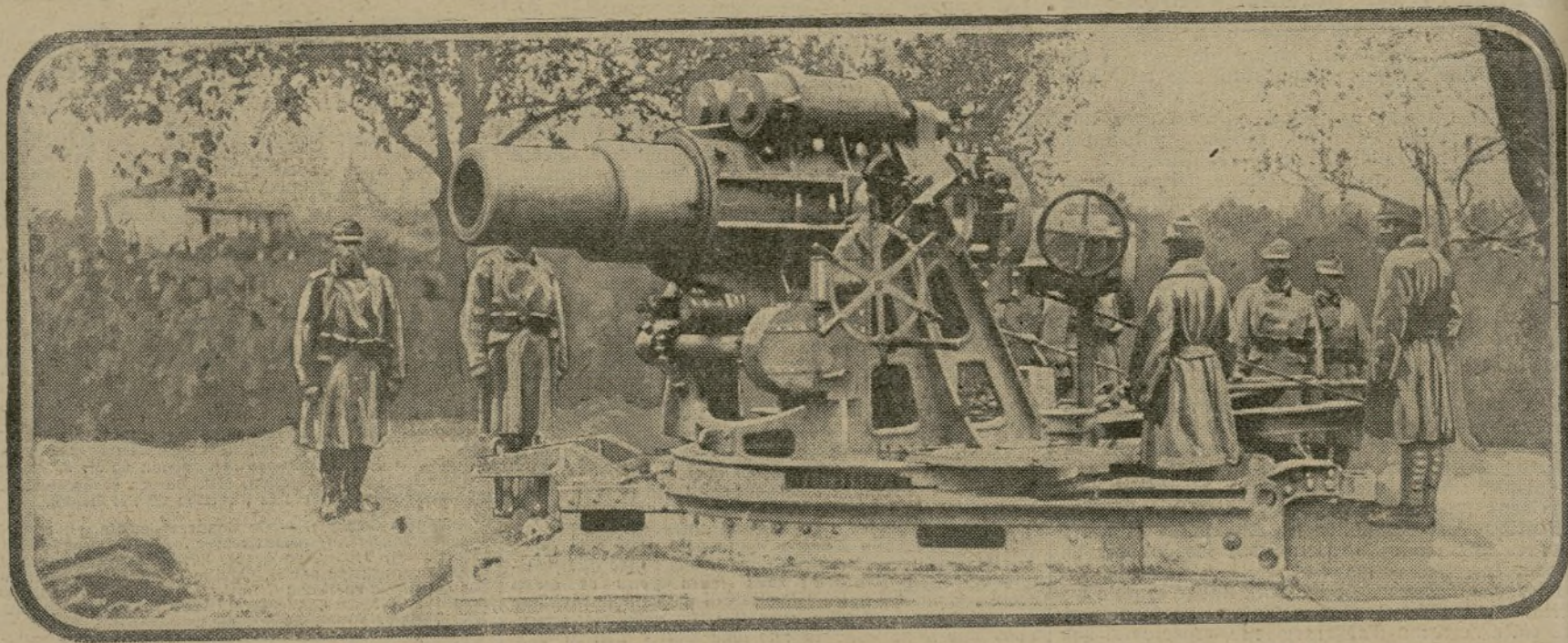
Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui, à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, 5 h. 1/2, conférence de M. René Pichon : *la Question tchèque et l'avent de l'Autriche-Hongrie*.

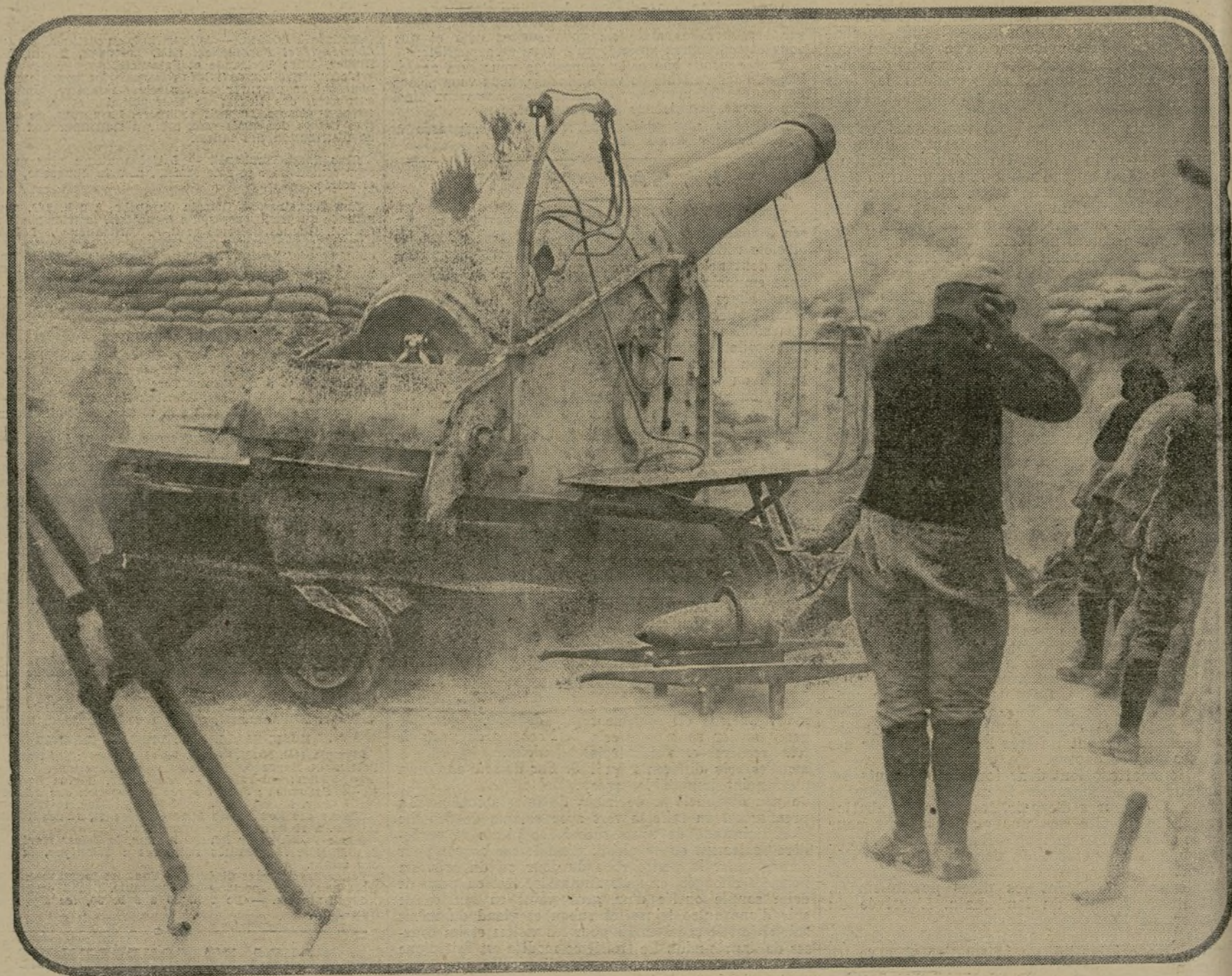
Aujourd'hui, à l'Ecole d'Anthropologie, à 4 heures, conférence de M. Papillault : *l'Individualisme allemand*.

Un mortier austro-hongrois



La supériorité des Allemands et des Autrichiens au début de la guerre s'exprimait surtout par la puissance de leur artillerie. Nous avons depuis lors atteint et dépassé le degré de perfection où ils étaient arrivés dans cet ordre d'idées, et les Russes, comme les Italiens et les Anglais, ont fait des progrès parallèles aux nôtres. Nous avons des canons de même importance que celui-ci.

Le départ d'un coup de canon



C'est une des grosses pièces de l'artillerie française, photographiée dans le moment où le coup part. Un autre obus est déjà tout prêt sur son petit chariot, et la détonation est si formidable que, bien qu'en ayant l'habitude, nos poilus doivent se boucher les oreilles.

Ayuntamiento de Madrid

LES SPORTS

CYCLISME

Le Championnat d'Hiver au Vél'd'Hiv'. — L'amical Club Popincourt convie des coureurs à sa septième journée : course scratch de 30 kilomètres, départ à 9 h. 30. On disputera également le prix René-Michel, ouvert à tous cyclistes.

FOOTBALL RUGBY

Stade contre Racing. — Les deux grands clubs qui se trouvent en tête du classement de la Coupe de l'Avenir, le Stade Français et le Racing Club de France, se rencontreront demain à Colombes, pour désigner le vainqueur de la première manche.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe Nationale de la F.G.S.P.F. — La Coupe Nationale de F. A. organisée par la F.G.S.P.F. en remplacement de ses annuels Championnats de France a réuni l'engagement de treize sociétés représentant douze Unions Régionales différentes. Voici la liste des sociétés engagées : Alliance de Dreux, Arago Sports d'Orléans, E.S. de Dijon, Jeunes de Chaumont, Enfants de Saint-Faron de Meaux, Sports Athlétiques Provençaux de Marseille, Bousbotte Association de Besançon, Etoile Sportive de Mont-de-Marsan, U.A. de Cognac, Esp. de Fougères, Cadets de Bretagne de Rennes, champions des Unions de la Seine et de la Seine-et-Oise.

Les premiers matches commenceront dès que les deux dernières Unions Régionales auront fait connaître leur vainqueur. La Coupe sera remise en garde à la société qui aura successivement éliminé tous ses adversaires, et deviendra la propriété de l'équipe qui en sera détentrice à la fin de la guerre. Cette Coupe a été offerte à la Fédération par M. Marcel Guillet, président d'honneur de l'Etoile des Deux-Lacs et membre associé de la F.G.S.P.F.

CROSS-COUNTRY

Le Prix Géo-Dumonteil. — Un groupe de soixante-dix engagés prendra le départ demain, à 10 heures, à la terrasse du parc de Saint-Cloud, à ce cross organisé par l'U.S.F.S.A.

PATINAGE

Colombato veut sa revanche. — Le champion stayer

d'Italie, Colombato, mécontent de sa défaite sur piste plate par le patineur de Vaudrey, lui a demandé une revanche pour laquelle il emploiera une bicyclette spéciale, munie, à l'avant, d'une petite roue lui permettant de prendre plus facilement les virages. Colombato désire aussi que le départ soit donné sur la même ligne, pour que le match ne soit pas transformé en une course-poursuite. De Vaudrey, se montrant très sportif, a accepté toutes les conditions de son adversaire.

La Bourse de Paris

DU 4 FEVRIER 1916

Les dispositions du marché demeurent très satisfaisantes, et la hausse a fait aujourd'hui de nouveaux progrès dans les compartiments plus particulièrement favorisés ces jours derniers. C'est ainsi que l'Extérieure espagnole s'avance à 89,50, cependant que le Nord-Espagne passe à 416, le Saragossa à 410, les Andalous à 328. De même, parmi les cuprifères, le Rio poursuit énergiquement sa reprise à 1.625 au comptant et 1.615 à terme.

Nos rentes se maintiennent sans changement, le 3 0/0 à 61, le 5 0/0 à 87,25. Aux grandes sociétés de crédit, la Banque de France se raffermi à 4.499. Crédit Lyonnais 945. Grands Chemins Français inchangés.

En banque, nouvelle amélioration de la Toula à 1.010. De Beers 300 contre 295,50 hier.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 ; Suisse, 112 1/2 ; Amsterdam, 248 ; Pétersbourg, 174 1/2 ; New-York, 589 ; Italie, 87 1/2 ; Barcelone, 560 1/2.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Modifications et améliorations à la marche des trains à partir du 1^{er} février 1916. — Différentes modifications et améliorations ont été apportées à la marche des trains, sur certaines sections du réseau d'Orléans, depuis le 1^{er} février 1916.

Pour tous renseignements, consulter dans les gares et stations les documents officiels mis à la disposition du public, ainsi que les affiches spécialement apposées.

Arrêt à La Possonnière du train express partant de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 20. — En vue d'accorder de nouvelles facilités aux habitants de la région de Cholet, la Compagnie d'Orléans a donné, depuis le 1^{er} février 1916, au train express partant de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 20, un arrêt à La Possonnière (arrivée 14 h. 28), où les voyageurs trouveront une excellente correspondance qui les amènera à Cholet à 15 h. 38.

FOURRURES EN SOLDE

Avant inventaire, rabais 40 à 50 % Vêtements Astrakan, Hudson, etc., écharpes, cravates, manchons. Ouv. dimanche. A la Manufacture de Fourrures, 66, boulevard Sébastopol.

Pendant la Croissance
Le Corset **JOUVENCEL**
ménage les organes
vitaux (Cœur,
Poumons, Estomac)
Rectifie l'attitude
sans aucun serrage.

EN VENTE :
Au Bon Marché
Notice franco
16, Rue Taillout, Paris.

AVIS aux PENSIONNÉS

PRET IMMEDIAT SUR PENSIONS
Arqué, 65, rue Réaumur, 65, Paris.

Si vous voulez le meilleur des Talons Caoutchouc
EXIGEZ UN TALON TOURNANT PORTANT LE NOM

WOOD-MILNE

GARANTI A L'USAGE, le plus durable et le plus économique, le plus doux à la marche : Hommes, 4 fr. 50 la paire ; Dames, 4 fr. 25 la paire. Si vous ne pouvez pas vous procurer ces talons chez votre fournisseur habituel, adressez-vous Rayon 1 H E Skepper, 403, avenue Parmentier, Paris. Joindre mandat ou timbres-poste et donner le tracé de votre talon pour indiquer la grandeur.

PILES QUYDUR

AMPOULES, LAMPES INCANDESCENCE

Prix avantageux. Catalogue sur demande.
UNION FRANCO-BELGE, 97, avenue Parmentier, Paris.

APRÈS et ENTRE les REPAS

PASTILLES VICHY-ÉTAT

HYGIÈNE

de la Bouche et de l'Estomac

La **0,50** toutes
Pochette Pharmacies

EXIGER MARQUE VICHY-ÉTAT

LE REGAL DU POILU
DE LA BONNE CUISINE

chaude et toujours prête
sur le front, en voyage,
sur la route, chez soi
GRACE AUX DÉLICIEUSES CONSERVES

"PORFIN"

CUISINES COMME EN FAMILLE
EN BOITES SE CHAUFFANT
INSTANTANEMENT N'IMPORTE OU

Système breveté, le seul réellement pratique
Dans les grands magasins
et bonnes maisons d'alimentation
GROS : Etablissements « PORFIN »
91, boulevard National,
La Garenne-Colombes (Seine)
EXIGER LA MARQUE

PORFIN
MARQUE DÉPOSÉE

Paraît aujourd'hui :

LE LAROUSSE MENSUEL

Tous ceux qui voudront se faire une idée un peu précise des règles générales qui régissent le Blocus maritime n'auront qu'à ouvrir le numéro de Février du Larousse mensuel illustré, le périodique toujours si exactement documenté de la Librairie Larousse ; ils y trouveront la première partie d'une étude substantielle et détaillée de cette opération militaire qui joue un rôle si important dans la guerre actuelle grâce à la maîtrise absolue des mers, qui est la juste fierté de nos alliés d'outre-Manche. On remarquera encore dans le numéro de ce mois des articles aussi variés qu'instructifs sur les Alpes Dolomitiques, les Chemins de fer français pendant la guerre, les Finances de la guerre, les Fortifications de l'avenir, la Guerre en 1914-1916, l'Histoire de la Bulgarie, la Destruction des rats, les Tirs à la mer, ainsi qu'une émouvante biographie de miss Edith Cavell, l'héroïne martyre dont le nom vénéré passera à la postérité. Le numéro illustré de 73 gravures contient en outre d'intéressantes cartes des Alpes Dolomitiques et de la Serbie occidentale et l'Albanie, et la suite du Bulletin de la Guerre au jour le jour (90 centimes).

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)
(chez tous les libraires et dans les gares).

SAMARITAINE

PARIS

Lundi 7 Février et Jours suivants

BLANC-TOILES

TROUSSEAUX - LINGERIE - CHEMISES

OCCASIONS INCOMPARABLES

ALIMENTATION POUR NOS SOLDATS

Pour ce jour seulement Mise en Vente d'ARTICLES DE MÉNAGE à 1^{er} 25

A prendre dans nos Magasins



Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS
le prix-courant gratis
des Timbres-poste de
Guerre à

Théodore CHAMPION
13, rue Drouot, Paris

LES CÉLÈBRES
VERRES
ISOMÉTROPIQUES

VOIR PLUS CLAIR
PLUS NET
SANS FATIGUE

FISCHER

12, B^{is} DES CAPUCINES

Réparations immédiates

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

L'organisation du camp retranché de Salonique



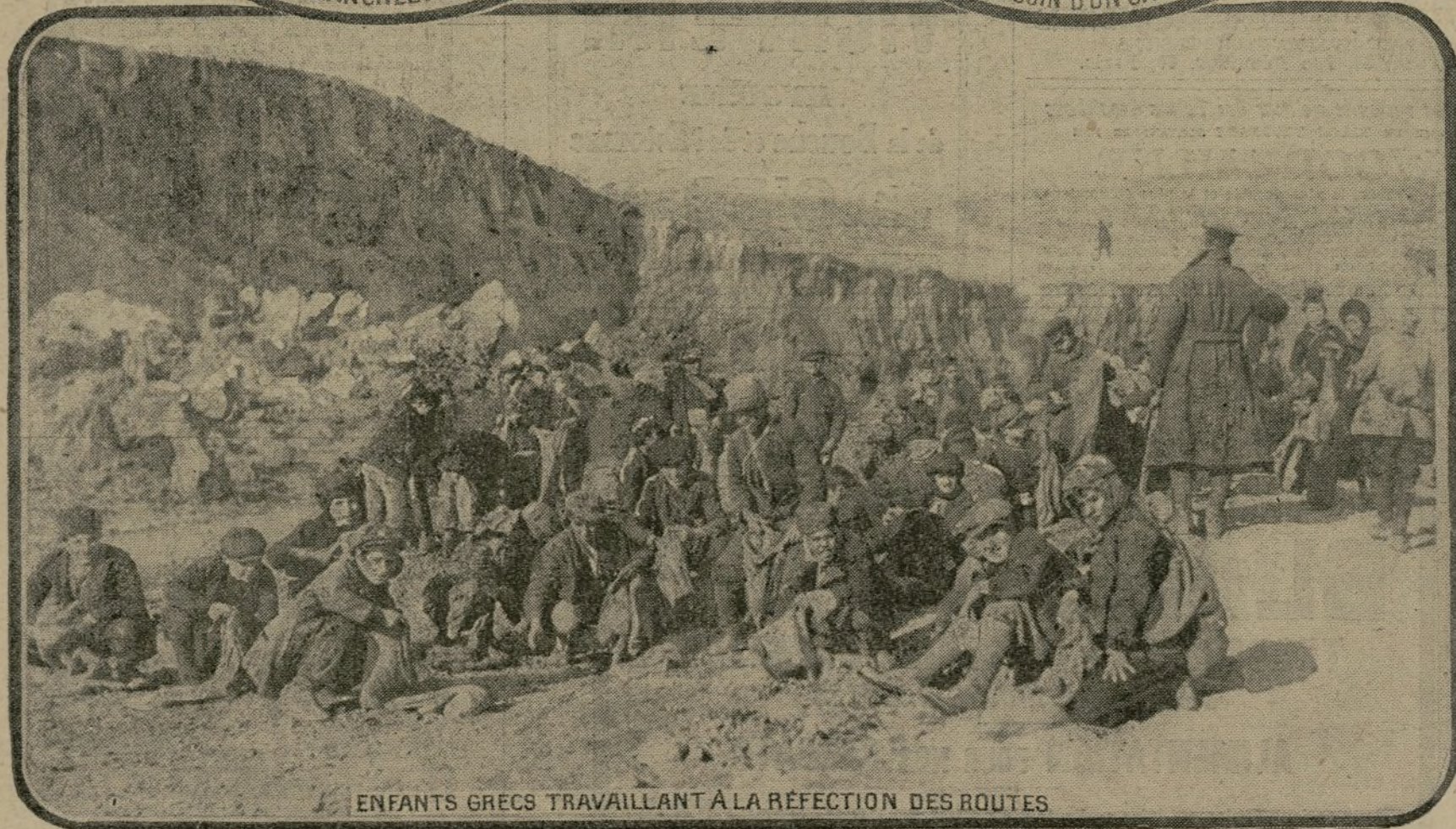
TROIS TOMMIES AUX PREMIERES LIGNES



UNE TRANCHEE AVANCEE



LE COIN D'UN CAMP



ENFANTS GRECS TRAVAILLANT A LA REFECTION DES ROUTES

A Salonique, nous complétons de plus en plus notre réseau de tranchées et ajoutons toujours des dispositions nouvelles au système de défense rigoureux qui doit interdire à l'ennemi le chemin d'une position enviable. Auxiliaires de bonne volonté, de jeunes enfants grecs s'emploient à l'amélioration des routes et participent allègrement aux travaux du camp retranché.